

Pierre Carlet de Chamblain Marivaux de

La Vie De Marianne, Ou Les Aventures De Madame La Comtesse De ***

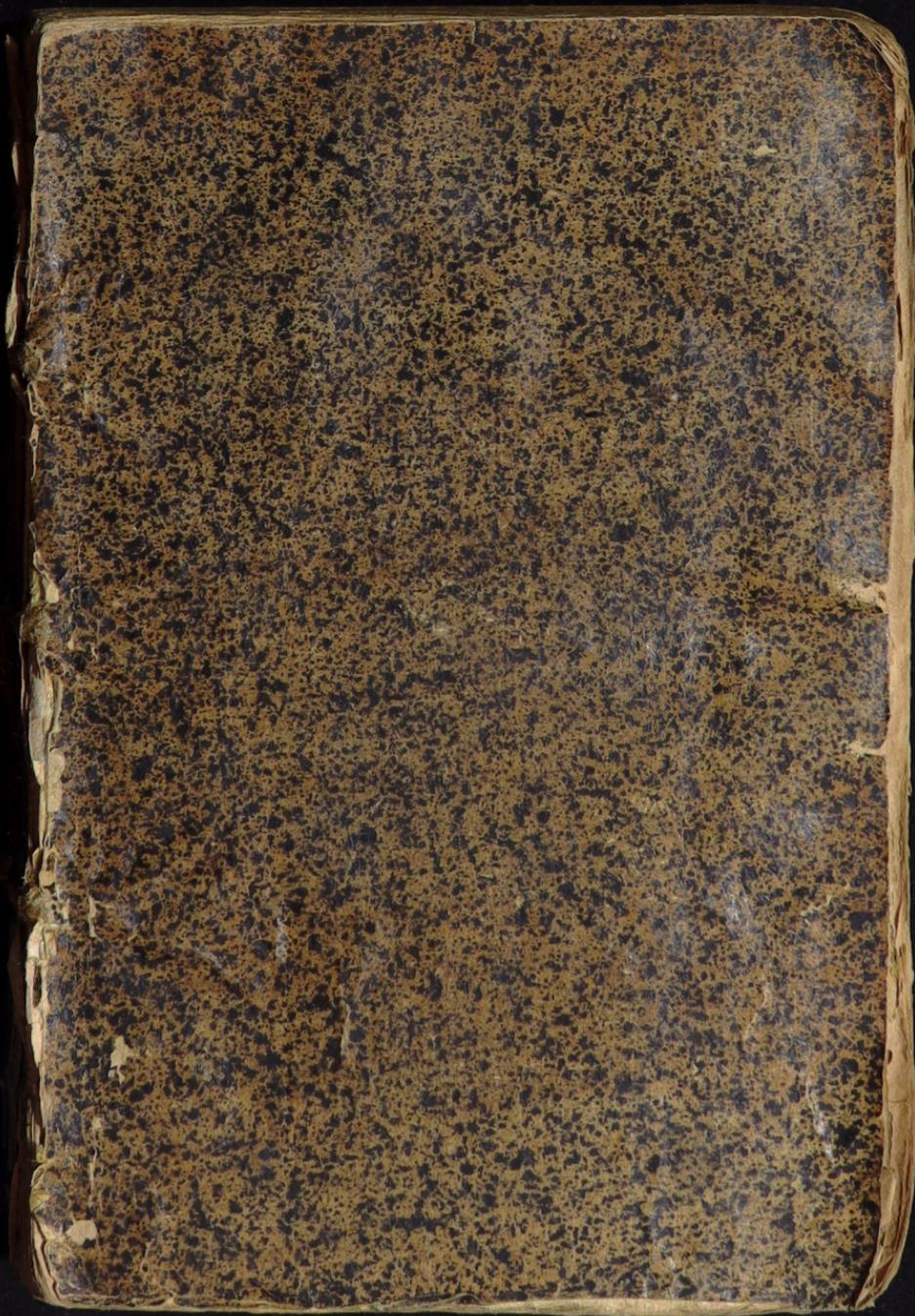
Quatrieme Partie

A Francfort: Aux Depens De La Compagnie, MDCCXXXVII.

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771731303>

Band (Druck) Freier  Zugang







Per 5.

Onve
9225

LA VIE
DE
MARIANNE,

OU
LES AVANTURES
DE MADAME

LA COMTESSE DE ***

Par Monsieur DE MARIVAUX.

QUATRIEME PARTIE.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
M DCC XXXVII.

LA VIE
DE
MARIANNE
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE
PARMAY DE MARIANNE
QUATRIEME PARTIE

voilà bien étonnée, n'est ce pas? Voyez si je ne gagne pas à avoir été paresseuse. Peut-être qu'en ce moment vous me scavez bon gré de ma diligence; & vous ne la remarqueriez pas, si j'avois contume d'en avoir.

A quelque chose nos défauts sont bons; on voudroit bien que nous ne les eussions pas; mais, on les supporte, & on nous trouve plus aimables de nous en corriger quelquefois, que nous ne le paroîtrions avec les qualitez contraires.

Vous souvenez-vous de Monsieur de...? C'étoit un grondeur éternel, & d'une physionomie à l'avenant. Avoit-il un quart-d'heure de bonne humeur? on l'aimoit plus dans ce quart d'heure, qu'on ne l'eût aimé pendant toute une année, s'il avoit toujours été agréable: de memoire d'homme, on n'avoit vû tant de grâces à personne.

Mais, commençons cette quatrième Partie: peut-être avez-vous besoin de la lire pour la croire; &, avant que de continuer mon Récit, venons au Portrait de ma Bienfaitrice, que je vous promis, avec celui de la Dame qu'elle a amenée, & à qui dans les suites j'ai eu des obligations dignes d'une reconnoissance éternelle.

Quand je dis que je vais vous faire le Portrait de ces deux Dames, j'entens que je vous
en

en donnerai quelques traits: on ne ſçauroit rendre en entier ce que ſont les perſonnes, du moins cela ne me ſeroit pas poſſible; je connois bien mieux les gens avec qui je vis, que je ne les définirois; il y a des choſes en eux que je ne ſçais point allez pour les dire, & que je n'apperçois que pour moi, & non pas pour les autres; ou ſi je les diſois, je les dirois mal; ce ſont des objets de ſentiment ſi compliquez, & d'une netteté ſi délicate, qu'ils ſe brouillent dès que ma réflexion ſ'en mêle; je ne ſcai plus par où les prendre pour les exprimer, de forte qu'ils ſont en moi, & non pas à moi.

N'êtes-vous pas de même? Il me ſemble que mon ame, en mille occaſions, en ſçait plus qu'elle n'en peut dire, & qu'elle a un eſprit à part, qui eſt bien ſupérieur à l'eſprit que j'ai d'ordinaire. Je crois auſſi que les hommes ſont bien au-deſſus de tous les Livres qu'ils ſont. Mais, cette penſée me meneroit trop loin: revenons à nos Dames, & à leur Portrait. En voici un qui fera un peu étendu: du moins j'en ai peur, & je vous en avertis, afin que vous choiſiſſiez, ou de le paſſer, ou de le lire.

Ma Bienfaitrice, que je ne vous ai pas encore nommée, s'appelloit Madame de Miran; elle pouvoit avoir cinquante ans: quoiqu'elle eût été belle femme, elle avoit

quelque chose de si bon & de si raisonnable dans la physionomie, que cela avoit pû nuire à ses charmes, & les empêcher d'être aussi piquans qu'ils auroient dû l'être: quand on a l'air si bon, on en paroît moins belle; un air de franchise & de bonté si dominant, est tout-à-fait contraire à la coquetterie; il ne fait songer qu'au bon caractère d'une femme, & non pas à ses graces; il rend la belle personne plus estimable, mais son visage plus indifférent: de sorte qu'on est plus content d'être avec elle, que curieux de la regarder.

Et voilà, je pense, comme on avoit été avec Madame de Miran; on ne prenoit pas garde, qu'elle étoit belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde: aussi, m'a-t-on dit, n'avoit-elle gueres fait d'Amans, mais beaucoup d'amis, & même d'amies; ce que je n'ai pas de peine à croire, vû cette innocence d'intention qu'on voyoit en elle, vû cette mine simple, consolante, & paisible, qui devoit rassurer l'amour-propre de ses compagnes, & la faisoit plus ressembler à une confidente qu'à une rivale.

Les femmes ont le jugement sûr là-dessus. Leur propre envie de plaire leur apprend tout ce que vaut un visage de femme, quel qu'il soit; beau ou laid, il n'importe,

porte, ce qu'il a de mérite, fût-il imperceptible, elles l'y découvrent, & ne s'y fient pas; mais, il y a des beautez entr'elles qu'elles ne craignent point elles sentent fort bien que ce sont des beautez sans consequence; & apparemment que c'étoit ainsi qu'elles avoient jugé de Madame de Miran.

Or, à cette physionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandoient plus d'amitié que d'amour, cette chere Dame joignoit une taille bien faite, & qui auroit été galante, si Madame de Miran l'avoit voulu, mais qui, faute de cela, n'avoit jamais que des mouvemens naturels & nécessaires, & tels qu'ils pouvoient partir de l'ame du monde de la meilleure foi.

Quant à l'esprit, je crois qu'on n'avoit jamais songé à dire qu'elle en eût, mais qu'on n'avoit jamais dit aussi qu'elle en manquât. C'étoit de ces esprits qui satisfont à tout sans se faire remarquer en rien, qui ne sont ni forts ni foibles, mais doux & sensibles, qu'on ne critique, ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute.

Fût-il question des choses les plus indifférentes, Madame de Miran ne pensoit rien, ne disoit rien, qui ne se sentit de cette abondance de bonté qui faisoit le fond de son caractère.

Et n'allez pas croire, que ce fût une bonté sotté, aveugle, de ces bontez d'une ame foible & pusillanime, & qui paroissent ridicibles même aux gens qui en profitent.

Non, la sienne étoit une vertu, c'étoit le sentiment d'un cœur excellent; c'étoit cette bonté proprement dite, qui tiendrait lieu de lumière, même aux personnes qui n'auroient pas d'esprit, & qui, parce qu'elle est vraie bonté, veut avec scrupule être juste & raisonnable, & n'a plus envie de faire un bien, dès qu'il en arriveroit un mal.

Je ne vous dirai pas même, que Madame de Miran eut ce qu'on appelle de la noblesse d'ame, ce seroit aussi confondre les idées: la bonne qualité que je lui donne étoit quelque chose de plus simple, de plus aimable, & de moins brillant. Souvent ces gens, qui ont l'ame si noble, ne sont pas les meilleurs cœurs du monde; ils s'entêtent trop de la gloire & du plaisir d'être genereux, & negligent par-là bien des petits devoirs. Ils aiment à être louez, & Madame de Miran ne songeoit pas seulement à être louable; jamais elle ne fut genereuse, à cause qu'il étoit beau de l'être, mais à cause que vous aviez besoin qu'elle le fût; son but étoit de vous mettre en repos, afin d'y être aussi sur votre compte.

Lui

Lui marquez - vous beaucoup de reconnoissance ? ce qui l'en flattoit le plus, c'est que c'étoit signe que vous étiez content. Quand on remercie tant d'un service, apparemment qu'on se trouve bien de l'avoir reçu ; & voilà ce qu'elle aimoit à penser de vous : de tout ce que vous lui disiez, il n'y avoit que votre joye qui la récompensoit.

J'oublois une chose assez singuliere, c'est que, quoiqu'elle ne se vantât jamais des belles actions qu'elle faisoit, vous pouviez vous vanter des vôtres avec elle en toute sûreté, & sans craindre qu'elle y prît garde : le plaisir de vous entendre dire, que vous étiez bon, ou que vous l'aviez été, lui fermoit les yeux sur votre vanité. ou lui persuadoit qu'elle étoit fort légitime ; aussi contribuoit - elle à l'augmenter tant qu'elle pouvoit ; oui, vous aviez raison de vous estimer, il n'y avoit rien de plus juste, & à peine pouviez - vous vous trouver autant de mérite qu'elle vous en trouvoit elle - même.

A l'égard de ceux qui s'estiment à propos de rien, qui sont glorieux de leur rang ou de leur richesse, gens insupportables & qui fâchent tout le monde, ils ne fachoient point Madame de Miran : elle ne les aimoit pas ; voilà tout, ou bien elle avoit pour eux une antipathie froide, tranquille, & polie.

Les médifans par babil, je veux dire, ces

A 5

gens

gens à bons mots contre les autres, à qui pourtant ils n'en veulent point, la fatiguoient un peu davantage, parce que leur défaut choquoit sa bonté naturelle, au lieu que les glorieux ne choquoient que sa raison & la simplicité de son caractère.

Elle pardonnoit aux grands'parleurs, & rioit bonnement en elle même de l'ennui qu'ils lui donnoient, & dont ils ne se doutoient pas.

Trouvoit-elle des esprits bisarres, entêtez, qui n'entendoient pas raison? Elle prenoit patience, & n'en étoit pas moins leur amie. Eh bien, c'étoit d'honnêtes gens, qui avoient leurs petits défauts, chacun n'avoit-il pas les siens, & voilà qui étoit fini. Tout ce qui n'étoit que faute de jugement, que petitesse d'esprit: bagatelle que cela avec elle; son bon cœur ne l'abandonnoit pour personne, ni pour les menteurs qui lui faisoient pitié, ni pour les fripons qui la scandalisoient sans la rebuter, pas même pour les ingrats qu'elle ne comprenoit pas: elle ne se refroidissoit que pour les ames malignes; elle auroit pourtant servi les personnes de cette espece, mais à contre-cœur & sans goût: c'étoit-là ses vrais méchans, les seuls qui étoient brouillez avec elle, & contre qui elle avoit une rancune secrète & naturelle, qui l'éloignoit d'eux sans retour.

Une

DE MARIANNE. II

Une coquette, qui vouloit plaire à tous les hommes, étoit plus mal dans son esprit, qu'une femme qui en auroit aimé quelques-uns plus qu'il ne falloit: c'est qu'à son gré il y avoit moins de mal à s'égarer qu'à vouloir égarer les autres; & elle aimoit mieux qu'on manquât de sagesse que de caractere, qu'on eût le cœur foible que l'esprit impertinent & corrompu.

Madame de Miran avoit plus de vertus morales que de chrétiennes, respectoit plus les exercices de sa Religion qu'elle n'y satisfaisoit, honoroit fort les vrais dévots sans songer à devenir dévote, aimoit plus Dieu qu'elle ne le craignoit, & concevoit sa justice & sa bonté un peu à sa maniere, & le tout avec plus de simplicité que de philosophie: c'étoit son cœur, & non pas son esprit, qui philosophoit là-dessus.

Telle étoit Madame de Miran, sur qui j'aurois encore bien des choses à dire; mais, à la fin, je serois trop longue; & si par hafard vous trouvez déjà que je l'aye été trop, songez que c'est ma Bienfaitrice, & que je suis bien excusable de m'être un peu oubliée dans le plaisir que j'ai eu de parler d'elle.

Il vous revient encore un Portrait, celui de la Dame avec qui elle étoit; mais, ne craignez rien, je vous en fais grace pour à présent; &, en verité, je me l'épargne à moi-

moi-même; car, je soupçonne qu'il ne sera pas court non plus qu'il ne sera pas même aisé, & il est bon nous réprenions toutes deux haleine. Je vous le dois pourtant, & vous l'aurez pour l'acquit de mon exactitude. Je vois d'ici où je le placerai dans cette quatrième Partie; mais, je vous assure que ce ne sera que dans les dernières pages, & peut-être ne ferez-vous pas fâchée de l'y trouver. Vous pouvez du moins vous attendre à du singulier. Vous venez de voir un excellent-cœur: celui, que j'ai encore à vous peindre; le vaudra bien, & sera pourtant différent. A l'égard de l'esprit, ce sera toute la force de celui des hommes mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes.

Continuons mon Récit. Bon jour, ma fille, me dit Madame de Miran en entrant dans le Parloir: voici une Dame, qui a voulu vous voir, parce que je lui ai dit du bien de vous; & je serai ravie aussi qu'elle vous connoisse, afin qu'elle vous aime. Eh bien, Madame, ajouta-t'elle en s'adressant à son amie. la voilà: comment la trouvez-vous? N'est-il pas vrai, que ma fille est gentille?

Non, Madame, reprit cette amie d'un air caressant: non, elle n'est pas gentille; ce n'est pas-là ce qu'il faut dire, s'il vous plaît; vous en parlez avec la modestie d'une mere. Pour moi, qui suis une étrangere, il m'est per-

permis dire franchement ce que j'en pense, & ce qui en est ; c'est qu'elle est charmante, & qu'en verité je ne sçache point de figure plus aimable, ni d'un air plus noble.

Je baillai les yeux à un discours si flatteur, & je ne sçus y répondre qu'en rougissant. On s'assit, la conversation s'engage. Y a-t-il rien dans la physionomie de Mademoiselle qui pronostique les infortunes qu'elle a essuyées ? dit Madame Dorfin. (C'étoit le nom de la Dame en question.) Mais, il faut tôt ou tard que chacun ait ses malheurs dans ce monde ; & voilà les siens passez, j'en suis sûre.

Je le crois aussi, Madame, répondis-je modestement. Puisque j'ai rencontré Madame, & qu'elle a la bonté de s'intéresser à moi, c'est un grand signe, que mon bonheur commence. C'étoit de Madame de Miran dont je parlois, comme vous le voyez ; & qui, avançant sa main à la grille pour me prendre la mienne, dont je ne pus lui passer que trois ou quatre doigts, me dit : Oui, Marianne, je vous aime, & vous le méritez bien ; soyez désormais sans inquietude : ce que j'ai fait pour vous, n'est encore rien ; n'en parlons point. Je vous ai appelée ma fille : imaginez-vous que vous l'êtes, & que je vous aimerai autant que si vous l'étiez.

Cette réponse m'attendrit ; mes yeux se mouil-

moüillèrent ; je tâchai de lui baiser la main , dont elle ne pût à son tour m'abandonner que quelques doigts.

L'aimable enfant ! s'écria là-dessus Madame Dorfin. Sçavez - vous bien , que je suis un peu jalouse de vous , Madame ; & qu'elle vous aime de si bonne grace que je prétends en être aimée aussi , moi ? Faites comme - il vous plaira : vous êtes sa mere , & je veux du moins être son amie : n'y consentez - vous pas , Mademoiselle ?

Moi , Madame ? repartis - je. Le respect m'empêche de dire qu'oui : je n'ose prendre cette liberté - là ; mais , si ce que vous me dites m'arrivoit , ce seroit encore aujourd'hui un des plus heureux jours de ma vie. Vous avez raison , ma fille , me dit Madame de Miran ; & le plus grand service qu'on puisse vous rendre , c'est de prier Madame de vous tenir parole , & de vous accorder son amitié. Vous la lui promettez , Madame ? ajoûta - t'elle , en parlant à Madame Dorfin , qui , de l'air du monde le plus prévenant , dit sur le champ : Je la lui donne ; mais , à condition , qu'après vous , il n'y aura personne qu'elle aimera tant que moi.

Non , non , dit Madame de Miran ; vous ne vous rendez pas justice ; & moi je lui défends bien de mettre entre nous là - dessus la moindre difference ; & j'ose vous répondre , qu'el-

qu'elle m'obéira de reste. Je baissai encore les yeux, en disant très-sincèrement, que j'étois confuse & charmée.

Madame de Miran regarda tout de suite à sa montre: il est plus tard que je ne croyois, dit-elle, & il faut que je m'en aille bien-tôt. Je ne vous vois aujourd'hui qu'en passant, Marianne, j'ai beaucoup de visites à faire: d'ailleurs, je me sens abbatuë, & veux rentrer de bonne heure chez moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; j'ai eu mille choses dans l'esprit, qui m'en ont empêché.

Mais, en effet, Madame, repris-je, j'ai crû vous voir un peu triste, (& cela étoit vrai;) & j'en ai été inquiète: est-ce que vous auriez du chagrin?

Oùï, reprit-elle. J'ai un fils, qui est un fort honnête homme, dont j'ai toujours été très-contente, & dont je ne la suis pas aujourd'hui. On veut le marier, il se présente un parti très-avantageux pour lui. Il est question d'une fille riche, aimable, fille de condition, dont les patens paroissent souhaiter que le mariage se fasse; mon fils lui-même, il y a plus d'un mois, a consenti que des amis communs s'en mêlassent. On l'a mené chez la jeune personne: il l'a vûe plus d'une fois; & depuis quelques semaines, il néglige de conclure. Il semble qu'il ne s'en soucie plus. & sa conduite me desole, d'autant plus que c'est
une

une espece d'engagement que j'ai pris avec une famille considerable, à qui je ne sçai que dire pour excuser la tiédeur choquante qu'il montre aujourd'hui.

Elle ne durera pas; je ne sçauois le croire, reprit Madame Dorfin; & je vous le repete encore, votre fils n'est point un étourdi. C'est un jeune homme, qui a de l'esprit, de la raison, de l'honneur. Vous sçavéz sa tendresse, ses égards, & son respect, pour vous; & je suis persuadée, qu'il n'y a rien à craindre. Il viendra demain dîner chez moi: il m'écoute; laissez-moi faire, je lui parlerai. Car, de dire que cette petite fille dont on vous a parlé, & qu'il a rencontrée en revenant de la Messe, l'ait dégoûté du mariage en question, je vous l'ai déjà dit, c'est ce qui ne m'entrera jamais dans l'esprit.

En revenant de la Messe, Madame? dis-je alors un peu étonnée, à cause de la conformité que cette Avanture avoit avec la mienne. Vous vous souvenez, que c'étoit au retour de l'Eglise, que j'avois rencontré Valville: sans compter, que le mot de petite fille étoit assez dans le vrai.

Oùi, en revenant de la Messe, me répondit Madame Dorfin: ils en fortoient tous deux; & il n'y a pas d'apparence, qu'ils se soient vus depuis.

Eh! que sçait-on? on la fait si jolie, que cela m'allarme, repartit Madame de Miran;
&

& puis vous sçavez, quand elle fut partie, les mesures qu'il prit pour la connoître.

Des mesures; autre motif pour moi d'écouter.

Eh! mon Dieu, Madame, à quoi vous arrêtez-vous-là, s'écria Madame Dorfin? Elle est jolie, à la bonne heure; mais, y a-t'il moyen de penser qu'une grisette lui ait tourné la tête? Car, il n'est question que d'une grisette, ou, tout au plus, de la fille de quelque petit Bourgeois, qui s'étoit mise dans ses beaux atours à cause du Jour de Fête.

Un Jour de Fête! Ah, Seigneur! quelle date: est-ce que ce seroit moi? dis-je encore en moi-même toute tremblante, & n'osant plus faire de questions.

Oh, je vous demande, ajoûta Madame Dorfin, si une fille de quelque distinction va seule dans les rues, sans Laquais, sans quelqu'un avec elle, comme on a trouvé celle-cy, à ce qu'on vous a dit? Et qui plus est, c'est qu'elle se jugea elle-même: & qu'elle vit bien que votre fils ne lui convenoit pas, puisqu'elle ne voulut, ni qu'on la ramenât, ni dire qui elle étoit, ni où elle demeureroit. Ainsi, quand on le supposeroit si amoureux d'elle, où la retrouvera-t'il? Il a pris des mesures, dites-vous: ses Gens rapportent qu'il fit courir un Laquais après le Fiacre qui l'emmenoit: (Ah! que le cœur me battit, ici;) mais, est-ce qu'on

peut suivre un Fiacre? Et d'ailleurs, ce même Laquais, que vous avez interrogé, vous a dit qu'il avoit eu beau courir après, & qu'il l'avoit perdu de vüe.

Bon, tant mieux, pensois-je ici; ce n'est plus moi; le Laquais, qui me suivit, me vit descendre à ma porte.

Ce garçon vous trompe, continua Madame Dorfin: il est dans la confiance de son Maître, dites-vous.

Ah, ah! cela se pourroit bien; c'est moi qui me le disois.

Eh bien, soit: je veux qu'il ait vü arrêter le Fiacre, (c'est la Dame qui parle,) & que votre fils ait scû où demeure la petite fille; qu'en concluez-vous? Qu'il s'est pris de belle passion pour elle, qu'il va lui sacrifier sa fortune & sa naissance, qu'il va oublier ce qu'il est, ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même, & qu'il ne veut plus ni aimer, ni épouser qu'elle? En vérité, est-ce-là votre fils? Le reconnoissez-vous à de pareilles extravagances? Eh! c'est à peine ce qu'on pourroit craindre d'un imbecile, ou d'un écervelé, reconnu pour tel. Je veux croire, que la fille lui a plû, mais de la façon dont lui devoit plaire une fille de cette sorte-là, à qui on ne s'attache point, & qu'un homme de son âge & de sa condition tâche de connoître par goût de fantaisie, & pour voir jusqu'où cela le mène-

menera : c'est tout ce qu'il en peut être. Ainsi, soyez tranquille. Je vous garantis que nous le marierons, si nous n'avons que les charmes de la petite Avanturiere à combattre : voilà quelque chose de bien redoutable ?

Petite Avanturiere : le terme étoit encore de mauvaise augure. Je ne m'en tirerai jamais, me disois-je. Cependant, si ces Dames en étoient demeurées-là, je n'aurois scû affirmativement, ni qu'espérer, ni que craindre ; mais, Madame de Miran va éclaircir la chose.

Je serois assez de votre avis, répondit-elle d'un air inquiet, si on ne disoit pas que mon fils n'est triste & de méchante humeur, que depuis le jour de cette malheureuse Avanture : & il est constant, que je l'ai trouvé tout changé. Mon fils est naturellement gai, vous le sçavez ; & je ne le vois plus que sombre, que distrait, que rêveur ; ses amis même s'en apperçoivent. Le Chevalier, qu'il ne quittoit point, & avec qui il est si lié, le fatigue & l'importune : il lui fit dire hier, qu'il n'y étoit pas. Ajoutez à cela les courses de ce même Laquais dont je vous ai parlé, que mon fils dépêche quatre fois par jour, & avec qui, quand il revient, il a toujours de fort longs entretiens. Ce n'est pas-là tout ; j'oubliois de vous dire une chose : c'est que j'ai été ce matin parler au Chirurgien, qu'on alla

chercher pour visiter le pied de la petite personne.

Oh! pour le coup, me voici comme dans mon cadre. A l'article du pied, figurez-vous la pauvre petite orpheline anéantie. Je ne sçai pas comment je pûs respirer avec l'effroyable battement de cœur qui me prit.

Ah! c'est donc moi: me dis-je. Il me sembla, que je sortois de l'Eglise, que je me voyois encore dans cette rue où je tombai avec ces maudits habits que Climal m'avoit donnez, avec toutes ces parures qui me valoient le titre de grisette en ses beaux atours des Jours de Fête.

Quelle situation pour moi, Madame! Et ce que j'y sentoís de plus humiliant & de plus fâcheux, c'est que cet air si noble & si distingué, que Madame Dorfin en entrant avoit dit que j'avois, & que Madame de Miran me trouvoit aussi, ne tenoit à rien, dès qu'on me connoitroit. M'appartenoit-il de venir rompre un mariage tel que celui dont il étoit question?

Où! Marianne avoit l'air d'une fille de condition, pourvû qu'elle n'eût point d'autre tort que d'être infortunée, & que ses graces n'eussent causé aucun désordre; mais, Marianne aimée de Valville, Marianne coupable du chagrin qu'il donnoit à sa Mere, pouvoit fort bien redevenir grisette, avanturiere, & petite fille, dont on ne se soucieroit plus, qui

in-

indigeroit, & qui étoit bien hardie d'oser toucher le cœur d'un honnête homme.

Mais, achevons d'écouter Madame de Miran, qui continue, à qui dans la suite de son discours il échappera quelques traits qui me ranimeront, & qui en est au Chirurgien à qui elle alla parler,

Et qui m'a dit de bonne-foi, continua-t'elle, que la jeune enfant étoit fort aimable, qu'elle avoit l'air d'une fille de très-bonne famille, & que mon fils dans toutes les façons avoit marqué un vrai respect pour elle. Et c'est ce respect, qui m'inquiète: j'ai peine, quoique vous disiez, à le concilier avec l'idée que j'ai d'une grisette. S'il l'aime, & qu'il la respecte, il l'aime donc beaucoup: il l'aime donc d'une manière, qui sera dangereuse, & qui peut le mener très-loin. Vous concevez bien d'ailleurs, que tout cela n'annonce pas une fille sans éducation & sans mérite; & si mon fils a de certains sentimens pour elle, je le connois, je n'en espere plus rien; ce sera justement, parce qu'il a des mœurs, de la raison, & le caractère d'un honnête homme, qu'il n'y aura presque pas de remède à ce misérable penchant qui l'aura surpris pour elle, s'il la croit digne de sa tendresse & de son estime.

Or, mettez-vous à la place de l'orpheline, & voyez, je vous prie, que de tristes

considérations à la fois. Doucement, pourtant; il s'y en joignoit une, qui étoit bien agréable.

Avez-vous pris garde à cette mélancholie, où, disoit-on, Valville étoit tombé depuis le jour de notre connoissance? Avez-vous remarqué ce respect, que le Chirurgien disoit qu'il avoit eu pour moi? Vraiment, mon cœur, tout troublé, tout effrayé, qu'il avoit été d'abord, avoit bien recueilli ces petits traits-là: ce que Madame de Miran avoit conclu de ce respect ne lui étoit pas échappé non plus.

S'il la respecte, il l'aime donc beaucoup, avoit-elle dit; & j'étois tout-a-fait de son avis: la conséquence me paroissoit fort sensée & fort satisfaisante. De sorte qu'en ce moment j'avois de la honte, de l'inquiétude, & du plaisir; mais, ce plaisir étoit si doux, cette idée d'être véritablement aimée de Valville eut tant de charmes, m'inspira des sentimens si désintéressés & si raisonnables, me fit penser si noblement; enfin, le cœur est de si bonne composition quand il est content en pareil cas, que vous allez être édifiée du parti que je pris: ouï, vous allez voir une action, qui prouva que Valville avoit eu raison de me respecter.

Je n'étois rien, je n'avois rien qui pût me faire considérer: mais à ceux qui n'ont, ni
rang,

rang, ni richesses, qui en imposent, il leur reste une ame, & c'est beaucoup: c'est quelquefois plus que le rang & la richesse; elle peut faire face à tout. Voyons comment la mienne me tira d'affaire.

Madame Dorfin repliqua encore quelque chose à Madame de Miran sur ce qu'elle venoit de dire.

Cette dernière se leva pour s'en aller, & dit: Puisqu'il dîne demain chez vous, tâchez donc de le disposer à ce mariage. Pour moi, qui ne puis me rassurer sur l'Avanture en question, j'ai envie, à tout hasard, de mettre quelqu'un après mon fils, ou après son Laquais; quelqu'un, qui les saive l'un ou l'autre, & qui me découvre où ils vont: peut-être scaurai-je par-là quelle est la petite fille, supposez qu'il s'agisse d'elle; & il ne sera pas inutile de la connoître. Adieu, Marianne: je vous reverrai dans deux ou trois jours.

Non, lui dis-je, en laissant tomber quelques larmes; non, Madame: voilà qui est fini. Il ne faut plus me voir, il faut m'abandonner à mon malheur: il me suit par tout; & Dieu ne veut pas que j'aye jamais de repos.

Quoi! que voulez-vous dire? me répondit-elle. Qu'avez-vous, ma fille? D'où vient que je vous abandonnerois?

Ici mes pleurs coulerent avec tant d'abondance, que je restai quelque-tems sans pouvoir prononcer un mot.

Tu m'inquiète, ma chere enfant; pourquoi donc pleure-tu? ajouta-telle en me présentant sa main, comme elle avoit déjà fait quelques momens auparavant. Mais, je n'osois plus lui donner la mienne. Je me reculois honteuse, & avec des paroles entrecoupées de sanglots. Hélas! Madame! arrêtez, lui dis-je: vous ne sçavez pas à qui vous parlez, ni à qui vous témoignez tant de bontez. Je crois, que c'est moi qui suis votre ennemie, que c'est moi qui vous cause le chagrin que vous avez.

Comment! Marianne! reprit-elle étonnée: vous êtes celle, que Valville a rencontrée, & qu'on porta au logis? Oüi, Madame, c'est moi-même, lui dis-je; je ne suis pas assez ingrate pour vous le cacher: ce seroit une trahison affreuse, après tous les soins que vous avez pris de moi, & que vous voyez bien que je ne mérite pas, puisque c'est un malheur pour vous que je sois au monde; & voilà pourquoi je vous dis de m'abandonner. Il n'est pas naturel, que vous teniez lieu de mere à une fille orpheline, que vous ne connoissez pas, pendant qu'elle vous afflige, & que c'est pour l'avoir vüe que votre fils refuse de vous obéir. Je me trouve bien confuse

fuse de voir que vous n'avez tant aimé, vous qui devez me vouloir tant de mal. Hélas! Vous vous y êtes bien trompée; & je vous en demande pardon.

Mes pleurs continuoient: ma bienfaitrice ne me répondoit point; mais, elle me regardoit d'un air attendri, & presque la larme à l'œil elle-même.

Madame, lui dit son amie en s'essuyant les yeux, en vérité, cette enfant me touche; ce qu'elle vient de vous dire est admirable. Voilà une belle ame, un beau caractère!

Madame de Miran se taisoit encore, & me regardoit toujours.

Vous dirai-je à quoi je pense? reprit tout de suite Madame Dorfin. Vous êtes le meilleur cœur du monde, & le plus généreux; mais, je me mets à votre place; &, après cet événement-cy, il se pourroit fort bien que vous eussiez quelque répugnance à la voir davantage: il faudra peut-être, que vous preniez sur vous, pour lui continuer vos soins. Voulez-vous me la laisser? Je me charge d'elle, en attendant que tout ceci se passe. Je ne prétends pas vous l'ôter; elle y perdroit trop: & je vous la rendrai, des que le mariage de votre fils sera conclu, & que vous me la redemanderez.

A ce discours, je levai les yeux sur elle, d'un air humble & reconnoissant, à quoi je

joignis une très-humble & très-legere inclination de tête. Je dis legere: parce que je compris dans mon cœur, que je devois la remercier avec discretion, & qu'il falloit bien paroître sensible à ses bontez; mais non pas faire penser qu'elles me consolassent, comme en effet elles ne me consoloient pas. J'accompagnai le tout d'un soupir: après quoi, Madame Dorfin, reprenant la parole, dit à ma bienfaitrice, Voyez, consultez-vous.

De grace, un moment, répondit Madame de Miran; tout à l'heure, je vais vous répondre: laissez-moi auparavant m'informer d'une chose.

Marianne, me dit-elle, n'avez vous point eu de nouvelles de mon fils depuis que vous êtes ici?

Hélas! Madame, répondis-je, ne m'interrogez point là-dessus: je suis si malheureuse, que je n'aurai encore que des sujets de douleur à vous donner; & vous n'en serez que plus en colere contre moi. Il est juste, que vous m'ôtiez votre amitié, & que vous laissiez-là une fille qui vous est si contraire: mais, il ne vous servira de rien de la haïr davantage, & je voudrois pouvoir m'exempter de cela. Ce n'est pas que je refuse de vous dire la verité: je sçai bien que je suis obligée de vous la dire, c'est la moindre chose que je vous doive; mais, ce qui me retient, c'est la

la peine qu'elle vous fera, c'est la rancune que vous en prendrez contre moi, & toute l'affliction que j'en aurai moi-même.

Non, ma fille, non, reprit Madame de Miran : parlez hardiment ; & ne craignez rien de ma part. Valville sçait-il où vous êtes ? Est-il venu ici ?

Ce discours redoubla mes larmes. Je tirai ensuite de ma poche la Lettre, que j'avois reçue de Valville, & que je n'avois pas décachetée : &, la lui présentant d'une main tremblante.

Je ne sçai, lui dis-je à travers mes sanglots, comment il a découvert que je suis ici ; mais, voilà ce qu'il vient de me donner lui-même.

Madame de Miran la prit en soupirant, l'ouvrit, la parcourut, & jetta les yeux sur son amie, qui fixa aussi les siens sur elle. Elles furent toutes deux assez long-tems à se regarder, sans se rien dire. Il me sembla même, que je les vis pleurer un peu ; & puis Madame Dorfin en secouant la tête : Ah ! Madame, dit-elle, je vous demandois Marianne ; mais, je ne l'aurai pas : je vois bien que vous la garderez pour vous.

Oui, c'est ma fille plus que jamais, répondit ma bienfaitrice, avec un attendrissement qui ne lui permit de dire que ce peu de mots : &, sur le champ, elle me tendit une troisième fois

fois la main, que je pris alors du mieux que je pus, & que je baifai mille fois à genoux, si attendrie moi-même, que j'en étois comme suffoquée. Il se passa en même tems un moment de silence, qui fut si touchant, que je ne sçauois encore y penser, sans me sentir remuée jusqu'au fond de l'ame.

Ce fut Madame Dorfin, qui le rompit la première. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que je l'embrasse? s'écria-t-elle. Je n'ai de ma vie été si émue que je le suis: je ne sçai plus qui des deux j'aime le plus, ou de la mere, ou de la fille.

Ah ça, Marianne, me dit Madame de Miran, quand tous nos mouvemens furent calmez, qu'il ne vous arrive donc plus, tant que je vivrai, de dire que vous êtes orpheline: entendez-vous? Venons à mon fils.

C'est sans doute Madame Dutour, cette Marchande chez qui vous demeuriez, qui lui aura dit où vous êtes.

Apparemment, répondis-je. Je ne le lui ai pourtant pas dit à elle-même: & je n'avois garde, puisque j'ignorois le nom du Couvent quand j'y suis entrée; mais, l'homme, dont j'ai été obligée de me servir pour faire porter mes hardes ici, est de son quartier: ce sera lui qui le lui aura appris; & puis, Monsieur de Valville, qui me fit suivre par un Laquais, lorsque je sortis de chez lui en fiacre,
&

& qui a sçû que j'étois descendue chez Madame Dutour, a sans doute interrogé cette bonne Dame, qui n'aura pas manqué de lui apprendre tout ce qu'elle en sçavoit: c'est ce que j'en puis juger; car, pour moi, il n'y a point de ma faute: je n'ai contribué en rien à tout ce qui est arrivé; & une marque de cela c'est que depuis ce tems-là je n'ai entendu parler de Monsieur de Valville que d'aujourd'hui: il ne m'a donné sa Lettre que cet après-midi; encore ne me l'a-t-il rendue que par finesse.

Je n'eus pas plutôt lâché ce dernier mot, que j'en sentis toute la conséquence. C'étoit engager Madame de Miran à m'en demander l'explication: & le déguisement de Valville étoit un article, que j'aurois peut-être pû soustraire à sa connoissance, sans blesser la sincérité dont je me piquois avec elle; & j'étois indiscrette, à force de candeur.

Mais, enfin, le mot étoit dit, & Madame de Miran n'avoit plus besoin que je l'expliquasse; elle sçavoit déjà ce qu'il signifioit. Par finesse! me répondit-elle. Je suis donc au fait: & voici comment.

C'est qu'en sortant de carosse dans la cour du Couvent, j'ai vu par hazard un jeune homme en livrée, qui descendoit de ce parloir-ci, & j'ai trouvé qu'il ressembloit tant à mon fils, que j'en ai été frappée; j'ai même pensé

vous

vous le dire, Madame: à la fin, pourtant, j'ai regardé cela comme une chose singulière à laquelle je n'ai plus fait d'attention; mais, à présent, Marianne, que je sçai que mon fils vous aime, je ne doute pas, qu'au lieu d'un homme qui lui ressembloit, ce ne soit lui-même que j'ai vû tantôt. N'est-il pas vrai?

Hélas! Madame, lui dis-je, après avoir hésité un instant, à peine arrivoit-il quand vous êtes venue. J'ai pris sa Lettre, sans le regarder; & je ne l'ai reconnu qu'à un regard qu'il m'a jetté en partant: je me suis écriée de surprise, on vous a annoncée, & il s'est retiré.

Du caractère dont il est, dit alors Madame de Miran, en parlant à son amie, il faut que Marianne ait fait une prodigieuse impression sur son cœur. Voyez à quoi il a pû se résoudre, & quelle démarche: prendre une livrée!

Oui, reprit Madame Dorfin, cette action-là conclut, qu'il l'aime beaucoup assurément; & voilà une physionomie, qui le conclut encore mieux.

Mais, ce mariage, qui est presque arrêté, Madame, dit ma bien-faîtrice; cet engagement, que j'ai pris de son propre aveu; comment s'en tirer? Jamais Valville ne terminera. Je vous dirai plus: c'est que je serois fâchée,

fâchée, qu'il épousât cette fille, prévenu d'une aussi forte passion que celle-ci me le paroît. Oh! comment le guérir de cette passion?

L'en guérir, nous aurions de la peine, repartit Madame Dorfin: mais, je crois qu'il suffira de rendre cette passion raisonnable; & nous le pourrons avec le secours de Mademoiselle. C'est un bonheur, que nous ayons affaire à elle: nous venons de voir un trait du caractère de son cœur, qui prouve de quoi sa tendresse & sa reconnoissance la rendront capable pour une mere comme vous. Or, pour déterminer votre fils à remplir vos engagements & les siens, il ne s'agit de la part de votre fille, que d'un procédé qui sera bien digne d'elle: c'est qu'il est seulement question, qu'elle lui parle elle-même; il n'y a qu'elle, qui puisse lui faire entendre raison. Il vous obéiroit pourtant si vous l'exigiez, j'en suis persuadée: il vous respecte trop, pour se révolter contre vous; mais, comme vous dites fort bien, vous ne voulez pas le forcer, & vous pensez juste: vous n'en feriez qu'un homme malheureux, qui le deviendroit par complaisance pour vous, & qui ne se consoleroit pas de l'être devenu; parce qu'il diroit toujours, je pouvois ne pas l'être: au lieu que Marianne, par mille raisons sans réplique, qu'elle sçaura lui dire avec douceur, qu'elle peut même paroître lui dire avec regret, en
feta

fera un homme bien convaincu qu'il l'aimeroit en vain, qu'elle n'est pas en état de l'aimer, & par-là lui calmera le cœur, & le consolera de la nécessité où il s'est mis d'épouser la jeune personne qu'on lui destine; de sorte qu'alors ce sera lui qui se mariera, & non pas vous qui le marierez. Voilà ce qui m'en semble.

C'est fort bien dit, reprit Madame de Miran; & votre idée est très-bonne: j'y ajouterai seulement une chose.

Ne seroit-il pas à propos, pour achever de lui ôter toute espérance, que ma fille feignît de vouloir être Religieuse, & ajoutât même, qu'à cause de sa situation, elle n'a point d'autre parti à prendre. Ce que je dis-là ne signifie rien, au moins, Marianne, me dit-elle en s'interrompant; ne croyez pas, que ce soit pour vous insinuer de quitter le monde: j'en suis si éloignée, qu'il faudroit que je vous visse la vocation la plus marquée & la plus invincible, pour y consentir; tant j'aurois peur que ce ne fût simplement que votre peu de fortune, ou l'inquiétude de l'avenir, ou la crainte de m'être à charge, qui vous y engageât; entendez-vous, ma fille? Ainsi, ne vous y trompez pas: je n'envisage ici que mon fils; je ne prétens que vous indiquer le moyen de l'amener à mes fins, & de l'aider à surmonter un amour, que
vous

vous ne méritez que trop qu'il ait pour vous, qu'il seroit trop heureux d'avoir pris, & dont je serois charmée moi-même, sans les usages & les maximes du monde, qui, dans l'infortune où vous êtes, ne me permettent pas d'y acquiescer. Hélas! cependant, que vous manque-t-il? Ce n'est, ni la beauté, ni les graces, ni la vertu, ni le bon esprit, ni l'excellent cœur: & voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux. Voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage: & vous les avez à profusion; mais, vous n'avez pas vingt mille livres de rente. On ne feroit aucune alliance en vous épousant. On ne connoît point vos parens, qui nous feroient peut-être beaucoup d'honneur. Et les hommes, qui sont fots, qui pensent mal, & à qui pourtant je dois compte de mes actions là-dessus, ne pardonnent point aux disgraces dont vous souffrez, & qu'ils appellent des défauts.

La Raison vous choisiroit: la Folie des Usages vous rejette.

Tout ce détail, je vous le fais par amitié, & afin que vous ne regardiez pas les secours que je vous demande contre l'Amour de Valville, comme un sujet d'humiliation pour vous.

Eh! mon Dieu! Madame, ma chere Mere, (puisque vous m'accordez la permission

mission de vous êtes bonne & généreuse, m'écriai-je, en me jettant à ses genoux, d'avoir tant d'attention, tant de ménagement, pour une pauvre fille, qui n'est rien, & qu'une autre personne que vous ne pourroit plus souffrir ! Eh ! mon Dieu ! où serois-je, sans la charité que vous avez pour moi ? Songez-vous, que sans ma mère j'aurois actuellement la confusion de demander ma vie à tout le monde ? Et, malgré cela, vous avez peur de m'humilier ! Y a-t'il encore sur la terre un cœur comme le vôtre ?

Eh ! ma fille, s'écria-t'elle à son tour, qui est-ce qui n'auroit pas le cœur bon avec toi ? Chere enfant, tu m'enchantes ! Oh, elle vous enchante, à la bonne heure, dit alors Madame Dorfin ; mais, finissez toutes deux ; car, je n'y sçaurois tenir : vous m'attendrissez trop.

Revenons donc à ce que nous disions, reprit ma bienfaitrice. Puisque nous décidons qu'elle parlera à Valville, attendra-t'elle qu'il revienne la voir ; ou, pour aller plus vite, ne vaut-il pas mieux qu'elle lui écrive de venir ?

Sans difficulté, dit Madame Dorfin, qu'elle écrive ; mais, je suis d'avis auparavant, que nous sçachions ce qu'il lui dit dans la Lettre que vous tenez, & que vous avez lue tout bas ; c'est ce qui reglera ce que nous devons faire.

faire. Oui, dis-je aussi d'un air simple & naïf; il faut voir ce qu'il pense, d'autant plus que j'ai oublié de vous dire, que je lui écrivis le jour que je vins ici, une heure avant que d'y entrer. Eh! pourquoi, Marianne? me dit Madame de Miran.

Hélas! par nécessité, Madame, répondis-je. C'est que je lui envoyois un paquet, où il y avoit une robe que je n'ai mise qu'une fois, du linge, & quelque argent: & comme je ne voulois point garder ces vilains présens; que je ne sçavois point la demeure de cet homme riche qui me les avoit donnez, de cet homme de consideration dont je vous ai parlé, qui avoit fait semblant de me mettre par piété chez Madame Dutour, & qui avoit pourtant des intentions si malhonnêtes; j'écrivis à M. de Valville, qui sçavoit où il demouroit, pour le prier d'avoir la bonté de lui faire tenir le paquet de ma part.

Eh! par quel hazard, dit Madame de Miran, mon fils sçavoit-il donc la demeure de cet homme-là?

Eh! Madame, vous allez encore être étonnée, répondis-je: il la sçait, parce que c'est son oncle. Quoi! reprit-elle, Monsieur de Climal? C'est lui-même, repris-je. C'étoit à lui, que ce bon Religieux, dont je vous ai parlé, m'avoit menée;

& ce fut chez vous, que j'appris qu'il étoit Poncle de M. de Valville, parce qu'il y vint une demie-heure après qu'on m'y eût porté le jour de ma chute : & ce fut lui aussi, que M. de Valville surprit l'après-midi à mes genoux chez la Marchande de Linge, dans l'instant qu'il m'entretenoit de son amour pour la première fois, & qu'il vouloit, disoit-il, me loger des le lendemain bien loin de-là, afin de me voir plus en secret, & de m'éloigner du voisinage de M. de Valville.

Juste Ciel ! que m'apprenez-vous ! s'écria-t'elle ? Quelle foiblesse dans mon frere ! Madame, ajouta-t'elle à son amie, au Nom de Dieu, ne dites mot de ce que vous venez d'entendre. Si jamais une Aventure comme celle-là venoit à être scûe, jugez du tort qu'elle feroit à M. de Climal, qui passe pour un homme plein de vertu, & qui en effet en a beaucoup, mais qui s'est oublié dans cette occasion-ci. Le pauvre homme ! à quoi songeoit-il ? Allons, laissons cela : ce n'est pas de quoi il est question ; voyons la Lettre de mon fils.

Elle la rouvrit ; mais, dit-elle tout de suite, en s'arrêtant, il me vient un scrupule : faisons-nous bien de la lire devant Marianne ? Peut-être aime-t'elle Valville. Il y a dans ce billet-ci beaucoup de tendresse : elle
en

en sera touchée; & n'en aura que plus de peine à nous rendre le service que nous lui demandons. Dis-nous, ma chere enfant, n'y a-t'il point de risque; qu'en devons-nous croire; aimes-tu mon fils?

Il n'importe, Madame, répondis-je: cela n'empêchera pas que je ne lui parle comme je le dois.

Il n'importe! dis-tu? Tu l'aimes donc, ma fille? reprit-elle en souriant. Oui, Madame, lui dis-je; c'est la verité; j'ai pris d'abord de l'inclination pour lui, tout d'abord, sans sçavoir que c'étoit de l'amour. Je n'y songeois pas; j'avois seulement du plaisir à le voir; je le trouvois aimable; & vous sçavez que je n'avois point tort, car il l'est beaucoup. C'est un jeune homme si doux, si bien fait, qui vous ressemble tant; & je vous ai aimée aussi, dès que je vous ai vûe: c'est la même chose. Madame Dorfin & elle se mirent à rire là-dessus. Je ne me lasse point de l'entendre, dit la premiere; & je ne pourrai plus me passer de la voir; elle est unique.

Oui, j'en conviens, repartir ma bienfaitrice; mais, je vais pourtant la quereller d'avoir dit à mon fils, qu'elle l'aimoit; à cause que c'est un discours indiscret.

Ah! mon Dieu! Madame, jamais; m'écriai-je. Il n'en sçait rien; je n'en ai pas

ouvert la bouche. Est-ce qu'une fille ose dire à un homme qu'elle l'aime ? A une Dame, encore passé ; il n'y a pas de mal : mais, Monsieur de Valville n'en a pas le moindre soupçon, à moins qu'il ne l'ait deviné. Et quand il s'en douteroit, cela ne lui servira de rien, Madame ; vous le verrez : je vous le promets ; ne vous embarrassez point. Eh bien oui, il est aimable : il faudroit être aveugle pour ne le pas voir ; mais, qu'est-ce que cela fait ? C'est tout comme s'il ne l'étoit pas plus qu'un autre ; je vous assure : je n'y prendrai pas garde ; & je serois bien ingrate d'en agir autrement.

Ah ! ma chere fille, me dit Madame de Miran, il te fera bien difficile de résoudre ce cœur-là à renoncer à toi : plus je te vois, plus je desespere que tu le puisses. Essayons pourtant, & voyons ce qu'il t'écrit.

La Lettre étoit courte ; & la voici, autant que je puis m'en ressouvenir.

Il y a trois semaines que je vous cherche, Mademoiselle, & que je me meurs de douleur. Je n'ai pas dessein de vous parler de mon Amour ; il ne mérite plus que vous l'écoutez : je ne veux que me jeter à vos pieds, que vous montrer l'affliction où je suis de vous avoir offensée ; je ne veux que vous demander pardon, non pas dans l'espérance de l'obtenir, mais afin que vous vous vangiez en me le refusant. Vous ne savez pas

pas combien vous pouvez me punir ; il faut que vous le sçachiez : je ne demande que la consolation de vous l'apprendre.

C'étoit-là à peu près ce que contenoit la Lettre : elle me pénétra ; & j'avoue que mon cœur en secret n'en perdit pas un mot. Je crois même que Madame de Miran s'en aperçut ; car, elle me dit, en me regardant, Ma fille, ce billet vous touche, n'est-ce pas ? Je ne dirai point que non, ma Mere ? je ne sçai point mentir, répondis-je. Ne craignez rien pourtant ; je n'en ferai pas mon devoir avec moins de courage ; au contraire.

Mais, repartit-elle, de quelle offense parle-t'il donc ? De la mauvaise Opinion qu'il témoigna avoir de moi, quand il trouva M. de Climal à mes genoux, répartis-je ; & depuis qu'il a reçu ma Lettre, ou je le prioris de remettre le paquet de hardes à son oncle, il a bien vû, qu'il s'étoit trompé sur mon compte, & que j'étois innocente ; & voilà pourquoi il a mis qu'il m'a offensé.

Sur ce pied-là, dit Madame Dorfin, ce qu'il lui écrit marque bien autant de probité que d'amour. J'aime à le voir rendre justice à la vertu de Marianne ; c'est le procédé d'un honnête homme ; & plus il estime votre fille, moins elle aura de peine à l'amener à ce que la raison & la conjoncture présente exigent qu'il fasse ; comptez là-dessus.

Vous me persuadez, répondit ma bien-faïctrice; mais, il est tems de nous retirer; finissons. Nous convenons donc que Marianne écrira à Valville. Il ne s'agit que d'un mot, lui dis-je; & je puis tout à l'heure l'écrire devant vous, Madame; voici de l'encre & du papier dans ce Parloir.

Eh bien soit, ma fille; écris, tu as raison: une ligne suffira. Et sur le champ je fis ce billet-ci.

Je n'ai pû vous parler tantôt, Monsieur, & j'aurois pourtant quelque-chose à vous dire.

Mais, ma Mere, quand le prierai-je de venir? dis-je alors à Madame de Miran, en m'interrompant.

Demain à onze heures du matin, me répondit-elle.

Et je vous serois obligée, ajoutai-je en continuant d'écrire, de venir ici demain à onze heures du matin: je vous attendrai. Je suis... & toujours Marianne au bas.

Je mis dessus le billet l'Adresse telle que ma bienfaïctrice me la dicta: elle se chargea de le cacheter, de le faire porter par quelque domestique du Couvent, à qui elle parleroit en s'en retournant; & je le lui donnai.

Je t'avertis que je me trouverai aussi au rendez-vous, ma fille, me dit elle, lorsqu'elle me quitta. J'y arriverai seulement quelques instans après lui, pour te laisser le tems
de

de lui dire, que je t'ai rencontrée dans ce Couvent; que c'est moi qui t'y ai mise en pension; & que dans nos entretiens le hazard t'a appris que j'étois sa mere; que je t'ai dit qu'il me chagrinoit; que, depuis qu'il avoit vû une jeune personne, qu'on avoit portée chez moi, & dont tu ajouteras que je t'ai conté l'histoire, il refusoit de terminer un mariage qui étoit arrêté. Je me montrerai là-dessus, comme si j'arrivois pour te voir; & puis ce sera à toi, ma fille, à achever le reste. Adieu, Marianne, jusqu'à demain. Adieu, ma chere enfant, me dit aussi Madame Dorfin. Je suis votre bonne amie au moins, ne l'oubliez pas: jusqu'au revoir, & ce sera bien-tôt. Je veux qu'au premier jour elle vienne dîner avec vous chez moi, Madame: & si vous ne me l'amenez pas, je viendrai la chercher, je vous en avertis.

Je serai de la partie la premiere fois, dit Madame de Miran: après quoi, je vous la laisserai tant qu'il vous plaira.

Je ne répondis à tout cela que par un souris, & par une profonde révérence: elles s'en allerent, & je restai dans une situation d'esprit assez paisible.

Qui m'auroit vûe, m'auroit crû triste, & dans le fonds, je ne l'étois pas: je n'avois que l'air de l'être; & à me bien définir, je n'étois qu'attendrie.

Je soupirois pourtant comme une personne qui auroit eu du chagrin : peut-être même croyois-je en avoir, à cause de la disposition des choses; car, enfin, j'aimois un homme auquel il ne falloit plus penser, & c'étoit-là un sujet de douleur : mais, d'un autre côté, j'en étois tendrement aimée, de cet homme, & c'est une grande douceur; avec cela, on est du moins tranquille sur ce qu'on vaut, on a les honneurs essentiels d'un aventure, & on prend patience sur le reste.

D'ailleurs, je venois de m'engager à quelque chose de si genereux; je venois de montrer tant de raison, tant de franchise, tant de reconnoissance : de donner une si grande idée de mon cœur; que ces deux Dames en avoient pleuré d'admiration pour moi. Oh! voyez avec quelle complaisance je devois regarder ma belle ame, & combien de petites vanitez interieures devoient m'amuser, & me distraire du souci que j'aurois pu prendre.

Mais, venons aux suites de cet événement, & passons au lendemain.

Sans doute que ma Lettre fut exactement rendue à Valville. C'étoit à onze heures du matin que je l'attendois au Couvent, & il ne manqua pas d'y arriver à l'heure précise.

La premiere fois qu'il m'y avoit vûe, à ce qu'il m'a dit depuis, il avoit crû nécessaire de se travestir, par deux raisons. L'une étoit,

étoit, qu'après l'insulte qu'il m'avoit faite, je refuserois de lui parler, s'il me demandoit sous son nom. L'autre, que l'Abbesse voudroit peut-être sçavoir ce qui l'amenoit, & qui il étoit, avant que de me permettre de le voir: au lieu que toutes ces difficultez n'y seroient plus, dès qu'il paroîtroit sous la figure d'un domestique, qui venoit même de la part de Madame de Miran; car c'étoit une précaution qu'il avoit prise.

Mais, cette fois-ci, il comprit bien par la teneur de mon billet qui étoit simple, que je le dispensois de tout déguisement, & qu'il n'en étoit pas besoin.

Il m'a avoué depuis, que le peu de façon que j'y faisois l'avoit inquiété; & effectivement, ce n'étoit pas trop bon signe: une pareille visite n'avoit plus l'air d'intrigue; elle étoit trop innocente, pour promettre quelque chose de bien favorable.

Quoi qu'il en soit, onze heures venoient de sonner, quand l'Abbesse elle-même vint m'annoncer Valville.

Allez, Marianne, me dit-elle, c'est le fils de Madame de Miran qui vous demande; elle me dit hier, après qu'elle vous eût quittée, qu'il viendroit vous voir; il vous attend.

Le cœur me battit, dès que j'appris qu'il étoit-la: je vous suis bien obligée, Madame,
répon-

répondis-je, j'y vais; & je partis. Mais, je marchai lentement, pour me donner le tems de me rassurer.

J'allois soutenir une terrible scene: je craignois de manquer de courage, je me craignois moi-même, j'avois peur que mon cœur ne servit lâchement ma bienfaitrice.

J'oubliois encore de vous parler d'un article qui me faisoit honneur.

C'est que j'étois restée dans mon negligé, je dis dans le negligé où je m'étois laissée en me levant; point d'autre linge que celui avec lequel je m'étois couchée; linge assez blanc, mais toujours flétri, qui ne vous pare point quand vous êtes aimable, & qui vous dépare un peu quand vous ne l'êtes point.

Joignez-y une robe à l'avenant, & qui me servoit le matin dans ma chambre. Je n'avois, en un mot, que les graces que je n'avois pû m'ôter, c'est-à-dire, celles de mon âge & de ma figure, avec lesquelles je pourrai encore me soutenir, me disois-je bien secrettement en moi-même, & si secrettement que je n'y faisois pas d'attention, quoique cela m'aidât à renoncer aux agrémens que je ne me donnois pas, & dont je faisois un sacrifice à Madame de Miran.

Ce n'est pas qu'elle eût songé à me dire. Ne vous ajustez point; mais, je suis sûre, que, dès qu'elle m'auroit vûe ajustée, elle auroit

auroit tout d'un coup songé que je ne devois pas l'être.

Enfin, je parus, me voilà dans le Parloir, où je trouvai Valville.

Qu'il étoit bien mis, lui, qu'il avoit bonne mine! Helas! qu'il avoit l'air tendre & respectueux! Que je lui sentis d'envie de me plaire, & qu'il étoit flateur, pour une fille comme Mariannè, de voir qu'un homme comme lui mît sa fortune à trouver grace devant elle! Car, ce que je dis-là étoit écrit dans ses yeux: Valville ne sembloit respirer que ce sentiment-là.

Il tenoit une lettre à la main: c'étoit la mienne, celle où je lui avois mandé de venir.

Je ne sçai, dit-il, en me montrant cette lettre qu'il baïsa, si je dois me réjouir, ou m'affliger, de l'ordre que j'ai reçu de votre part dans ce billet; mais, je n'y obéis pas sans inquiétude.

Et il falloit voir avec quelle timidité, avec quel air de défiance sur son sort, il me tenoit ce discours.

Monsieur, lui répondis-je, extrêmement émue de tout ce que son abord avoit de tendre & de charmant, affoyez-vous.

Il fallut ensuite, que je reprisse haleine; il s'assit.

Oui, Monsieur, continuai-je, d'une voix encore un peu tremblante. J'ai à vous parler.

Eh

Eh bien, Mademoiselle, repartit-il; tout tremblant à son tour, de quoi s'agit-il; que mannoücez-vous par ce début? Votre Abbessé scait apparemment la visite que je vous rends?

Oui, Monsieur, lui dis-je: c'est elle-même, qui, en vous nommant, est venue m'avertir que vous me demandiez.

En ne nommant! s'écria-t'il. Eh comment cela se peut-il? Je ne la connois point; je ne l'ai jamais vüe: vous lui avez donc dit qui j'étois; vous êtes donc convenues ensemble que vous m'enverriez chercher?

Non, Monsieur, je ne lui ai rien confié; tout ce qu'elle scavoit, c'est que vous deviez venir, & c'est une autre que moi qui l'en a instruite; mais, de grace, écoutez-moi.

Vous voulez me persuader que vous m'aimez, & je crois que vous dites vrai; mais, quel dessein pouvez-vous avoir en m'aimant?

Celui de n'être jamais qu'à vous, me répondit-il froidement; mais d'un ton ferme & déterminé; celui de m'unir à vous par tous les liens de l'Honneur, & de la Religion. S'il y en avoit de plus forts, je les prendrois; ils me feroient encore plus de plaisir: & en vérité, ce n'étoit pas la peine de me demander mon dessein; je ne pense pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime, Mademoiselle. Mes intentions ne scauroient être douteuses: il ne reste plus qu'à

qu'à sçavoir si elles vous seront agréables, & si je pourrai obtenir de vous, ce qui sera le bonheur de ma vie.

Quel discours, Madame! Je sentis que les larmes m'en venoient aux yeux. Je crois même que je soupirai: il n'y peut pas moyen de m'en empêcher, mais, je soupirai le plus bas qu'il me fut possible, & sans oser lever les yeux sur lui.

Monsieur, lui dis-je, ne vous ai-je pas dit les malheurs que j'ai essuyés dès mon enfance? Je ne sçai point de qui je suis née, j'ai perdu mes parens sans les connoître, je n'ai ni bien ni famille; & nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre: d'ailleurs, il y a encore des obstacles insurmontables.

Je vous entends, me dit-il, de l'air d'un homme consterné; c'est que votre cœur se refuse au mien.

Non, ce n'est point cela, lui dis-je, sans pouvoir poursuivre. Ce n'est point cela, Mademoiselle? me répondit-il; & vous me parlez d'obstacle?

Nous en étions-là de notre conversation, quand Madame de Miran entra. Jugez de la surprise de Valville.

Quoi! c'est ma mere! s'écria-t'il en se levant! Ah! Mademoiselle, tout est concerté. Oui, mon fils, lui dit-elle, d'un ton plein de douceur & de tendresse: nous voulions
vous

vous le cacher ; mais , je vous l'avoue de bonne-foi. Je sçavois que vous deviez être ici , & nous étions convenues que je m'y rendrois. Ma chere fille , ajouta-t-elle en s'adressant à moi , Valville est-il au fait , l'as-tu instruit ?

Non , ma mere , lui dis-je , fortifiée par sa présence , & ranimée par la façon affectueuse dont elle me parloit devant lui. Non , je n'ai pas eu le tems. Monsieur ne venoit que d'entrer ; & notre entretien ne faisoit que commencer , quand vous êtes arrivée : mais , je vais lui conter tout devant vous , ma mere.

Et sur le champ , Vous voyez , Monsieur , dis-je à Valville , qui ne sçavoit ce que nous voulions dire , avec ces noms que nous nous donnions ; vous voyez comment Madame de Miran me traite ; ce qui vous marque bien les bontez qu'elle a pour moi , & même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant , que cela n'est pas croyable : & vous seriez le premier à dire , que je serois indigne de vivre , si je ne vous conjurois pas de ne plus songer à moi. Valville , à ces mots , baissa la tête , & soupira.

Attendez , Monsieur , attendez , repris-je : c'est vous-même , que je prens pour juge dans cette occasion-ci.

Il n'y a qu'à considerer qui je suis. Je vous ai déjà dit , que j'ai perdu mon pere & ma mere :

mere : ils ont été assassinés dans un voyage dont j'étois avec eux dès l'âge de deux ans ; & , depuis ce tems , voici , Monsieur , ce que je suis devenue. C'est la sœur d'un Curé de Campagne , qui m'a élevée par compassion. Elle est venue à Paris avec moi pour une succession qu'elle n'a pas recueillie ; elle y est morte , & m'y a laissée seule & sans secours dans une Auberge. Son Confesseur , qui est un bon Religieux , m'en a tirée pour me présenter à Monsieur de Climal votre oncle. Monsieur de Climal m'a mise chez une Lingere , & m'y a abandonnée au bout de trois jours ; je vous ai dit pourquoi , en vous priant de lui remettre ses presens. La Lingere me dit qu'il falloit prendre mon parti ; je sortis , pour informer ce Religieux de mon état ; & c'est en revenant de chez lui , que j'entrai dans l'Eglise de ce Couvent - ci , pour cacher mes pleurs qui me suffoquoient. Ma mere , qui est presente , y arriva après moi ; & c'est une grace que Dieu ma faite. Elle me vit pleurer dans un confessionnal : je lui fis pitié ; & je suis pensionnaire ici depuis le même jour. C'est elle , qui paye ma pension , qui m'a habillée , qui m'a fournie de tout abondamment , magnifiquement , avec des manieres , des tendresses , des caresses , qui sont que je ne sçauois y penser sans fondre en larmes. Elle vient me voir ,

Part. IV.

D

elle

elle me parle , elle me chérit , & en agit avec moi comme si j'étois votre sœur : elle m'a même deffendu de songer que je suis orpheline , & elle a bien raison ; je ne dois plus me ressouvenir que je le suis : cela n'est plus vrai . Il n'y a peut-être point de fille avec la meilleure mere du monde , qui soit si heureuse que moi . Ma bienfaictrice , & son fils , à cet endroit de mon discours me parurent émus jusqu'aux larmes .

Voilà ma situation , continuai-je , voilà où j'en suis avec Madame de Miran . Vous , qui , à ce qu'on dit , êtes un jeune-homme plein de raison & de probité , comme il me l'a semblé aussi , parlez-moi en conscience , Monsieur ; vous m'aimez ; que me conseillez-vous de faire de votre amour , après ce que je viens de vous dire ? Il faut regarder , que les malheureux , à qui on fait la charité , ne sont pas si pauvres que moi : ils ont du moins des freres , des sœurs , ou quelques autres parens , ils ont un pays , ils ont un nom avec des gens qui les connoissent ; & moi , je n'ai rien de tout cela : n'est-ce pas-là être plus miserable & plus pauvre qu'eux ?

Va , ma fille , me dit Madame de Miran , acheve , & ne t'arrête point là-dessus . Non , ma mere , repris-je , laissez-moi dire tout : je ne dis rien que de vrai , Monsieur , & cependant , vous me demandez mon cœur , pour

pour m'épouser. Ne seroit-ce pas-là un beau présent que je vous ferois, ne seroit-ce pas une cruauté à moi, que de vous le donner? Eh! mon Dieu! quel cœur vous donneroïis-je, sinon celui d'une étourdie, d'une évaporée, d'une fille sans jugement, sans considération pour vous? Il est vrai que je vous plais: mais, vous ne vous attachez pas à moi, seulement à cause que je suis jolie; ce ne seroit pas la peine: & apparemment que vous me croyez d'un bon caractère; &, en ce cas, comment pouvez-vous espérer, que je consente à un amour qui vous attireroit le blâme de tout le monde, qui vous brouilleroit avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous estiment, & avec moi aussi. Cat, quel repentir n'aurez-vous pas, quand vous ne m'aimeriez plus, & que vous vous trouveriez le mary d'une femme, qui seroit moquée, que personne ne voudroit voir, & qui ne vous auroit apporté que du malheur & que de la honte? Encore n'est-ce rien que tout ce que je dis là, ajoutai-je avec un attendrissement qui me fit pleurer. A présent, que je suis si obligée à Madame de Miran, quelle méchante créature ne serois-je pas, si je vous épousois? Pourriez-vous sentir autre chose pour moi que de l'horreur, si j'en étois capable? Y auroit-il

rien de si abominable que moi sur la terre, sur-tout dans l'occurrence où je sçais que vous êtes ? Car, je suis informée de tout. Ma mere me vint voir hier à son ordinaire : elle étoit triste : je lui demandai ce qu'elle avoit : elle me dit que son fils la chagrinoit : je l'écoutois, sans m'attendre que je serois mêlée là-dedans : elle me dit aussi, qu'elle avoit toujours été fort contente de ce fils, mais qu'elle ne le reconnoissoit plus depuis qu'il avoit vû une certaine jeune fille : là-dessus, elle me conta notre Histoire. Et cette jeune fille, qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige aujourd'hui ma mere, qui lui a ôté le bon cœur & la tendresse de son fils, il se trouve que c'est moi, Monsieur ; que c'est cette pensionnaire, qu'elle fait vivre, & qu'elle accable de bienfaits. Après cela, Monsieur, voyez, avec l'honneur, avec la probité, avec le cœur estimable, tendre, & genereux, que vous avez coutume d'avoir ; voyez, si vous souhaitez encore que je vous aime, & si vous-même vous auriez le courage d'aimer un monstre comme j'en serois un, si j'écoutois votre amour. Non Monsieur, vous êtes touché de ce que je vous apprend : vous pleurez ; mais, ce n'est plus que de tendresse pour ma mere, & que de pitié pour moi : non, ma mere, vous ne ferez plus,

plus, ni triste, ni inquiete. Monsieur de Valville ne voudra pas que je sois davantage le sujet de votre chagrin; c'est une douleur, qu'il ne me fera pas à moi-même; je suis bien sûre, qu'il ne troublera plus le plaisir que vous avez à me secourir; il y sera sensible au contraire, il voudra y avoir part; il m'aimera encore, mais comme vous m'aimez: il épousera la Demoiselle en question; il l'épousera, à cause de lui-même qui le doit, à cause de vous qui lui avez procuré ce parti pour son bien, & à cause de moi qui l'en conjure comme de la seule marque qu'il peut me donner que je lui ai été véritablement chere. C'est une consolation, qu'il ne refusera pas à une fille qui ne sçauroit être à lui, mais qui ne sera jamais à personne, & qui de son côté ne refuse pas de lui dire, que si elle avoit été riche, & son égale, elle avoit si bonne opinion de lui, qu'elle l'auroit préféré à tous les hommes du monde. C'est une consolation, que je veux bien lui donner à mon tour; & je n'y ai pas de regret, pourvû qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors, & me mis à essuyer les larmes que je versois. Valville, toujours la tête baissée, & plongé dans une profonde rêverie, fut quelque tems sans répondre. Madame de Miran le regardoit,

& aitendoit, la larme à l'œil, qu'il parlât. Enfin, il rompit le silence : & s'adressant à ma bienfaitrice.

Ma mere, lui dit-il, vous voyez ce que c'est que Marianne. Mettez-vous à ma place : jugez de mon cœur par le vôtre. Ai-je eu tott de l'aimer : me seroit-il possible de ne l'aimer plus ; ce qu'elle vient de me dire est-il propre à me détacher d'elle ? Que de vertus, ma mere ! & il faut que je la quitte. Vous le voulez, elle m'en prie, & je la quitterai ; j'en épouserai une autre, je serai malheureux, j'y consens ; mais, je ne le serai pas long-tems.

Ses pleurs coulèrent après ce peu de mots ; il ne les retint plus : elles attendrirent Madame de Miran, qui pleura comme lui, & qui ne sçut que dire : nous nous taisions tous trois, on n'entendoit que des soupirs.

Eh ! Seigneur ! m'écriai-je, avec amour, avec douleur, avec mille mouvemens confus que je ne sçautois expliquer ? Eh ! mon Dieu ! Madame, pourquoi m'avez-vous rencontrée ? Je suis au desespoir d'être au monde, & je prie le Ciel de m'en retirer. Hélas ! me dit tristement Valville, de quoi vous plaignez vous ? Ne vous ai-je pas dit que je vous quitte ?

Où

Oùï, vous me quittez, lui répondis-je; mais, en me le disant, vous desolez ma mere, vous la faites mourir, vous la menacez d'être malheureux; & vous voulez qu'elle se console! Vous demandez de quoi nous avons à nous plaindre? Eh! qu'exigez-vous de plus que ce que je vous ai dit? Quand on est genereux, qu'on est raisonnable, n'y a-t-il pas des choses auxquelles il faut se rendre? Eh bien, vous ne m'épouserez pas; mais, c'est Dieu qui ne l'a pas permis; mais, je n'épouserai personne, & vous me serez toujours, cher, Monsieur. Vous ne me perdez point, je ne vous perds point non plus; je serai Religieuse: mais, ce sera à Paris, & nous nous verrons quelquefois. Nous aurons tous deux la même mere, vous serez mon frere, mon bienfaicteur, le seul ami que j'aurai sur la terre, le seul homme que j'y aurai estimé, & que je n'oublierai jamais.

Ah! ma mere! s'écria encore Valville, en tombant subitement aux genoux de Madame de Miran, je vous demande pardon des pleurs que je vous vois répandre, & dont je suis cause. Faites de moi ce qu'il vous plaira; vous êtes la maîtresse: mais, vous m'avez perdu, vous avez mis le comble à mon admiration pour elle, en m'attirant ici: je ne sçais plus où j'en suis. Ayez pitié de l'état où je me trouve.

Tout ceci me déchire le cœur. Emmenez-moi, sortons : j'aime mieux mourir, que de vous affliger ; mais vous, qui avez tant de tendresse pour moi, que voulez-vous que je devienne ?

Hélas ! mon fils ! que veux-tu que je te réponde ? lui dit cette Dame. Il faudra voir, je te plains, je t'excuse, vous me touchez tous deux ; & je t'avoue, que j'aime autant Marianne, que tu l'aimes toi-même. Leve-toi, mon fils. Ceci n'a pas réussi comme je le croyois. Ce n'est pas sa faute : je lui pardonne l'amour que tu as pour elle ; & si tout le monde pensoit comme moi, je ne serois gueres embarrassé, mon fils.

A ces derniers mots, dont Valville comprit tous le sens favorable, il se rejetta à ses genoux, lui prit une main qu'il baisa mille fois sans parler. Eh bien, Madame, lui dis-je, m'aimerez-vous encore ? Y a-t-il d'autre remède, que de m'abandonner ?

Le Ciel m'en preserve, ma chere enfant, me répondit-elle. Que viens tu-me dire ? Va, encore une fois, sois tranquille. Je suis contente de toi, mon fils, ajouta-t-elle d'un air de bonté qui me ravit encore : je ne te presse plus de terminer le mariage en question. Cela va me brouiller avec d'honnêtes gens ; mais, je t'aime encore mieux qu'eux.

Vous

Vous me rendez la vie, répartit Valville. Je suis le plus heureux de tous les fils. Mais, ma mere, que ferez-vous de Marianne? Ne me permettez-vous pas de la voir quelquefois? Mon fils, lui repondit-elle, tu me demandes plus que je ne sçais. Laisse-moi y rêver: nous verrons. Consentez du moins que je l'aime, ajouta-t-il.

Eh! juste Ciel! à quoi serviroit-il que je te le defendisse? Aime-la, mon enfant, aime-la: il en arrivera ce qui pourra, reprit elle.

J'avois pourtant dit, que j'allois être Religieuse, & je pensai le repeter pas excès de zèle; mais, comme Madame de Miran l'oublloit, je m'avisai tout d'un coup de réfléchir, que je ne devois pas l'en faire ressouvenir.

Je venois de m'épuiser en generosité, il n'y avoit rien que je n'eusse dit pour détourner Valville de m'aimer: mais, s'il plaisoit à Madame de Miran de vouloir bien qu'il m'aimât, si son propre cœur s'attendrissoit jusques-là pour son fils ou pour moi, je n'avois qu'à me taire. Ce n'étoit pas à moi à lui dire, Madame, prenez garde à ce que vous faites: cet excès de désintéressement de ma part n'auroit été, ni naturel, ni raisonnable.

Ainsi, je ne dis mot. Elle se leva. Quelle dangereuse petite fille tu es, Marianne! me dit elle en se levant. Adieu. Partons, mon fils: & le fils ne cessoit de lui baiser la

main qu'il tenoit ; ce qui n'étoit pas si mal entendu.

Oüi, oüi, ajoûta-t-elle, je comprends bien ce que cela veut dire ; mais, je ne déciderai rien : je ne sçais à quoi me résoudre. Quelle situation ! Adieu il est tard, va dîner ma fille ; je te reverrai bien tôt. Je la saluai alors sans rien répondre ; & comme je paroissois pleurer, & que je m'essuyois les yeux de mon mouchoir, Pourquoi pleures-tu ? me dit-elle : je n'ai rien à te reprocher ; je ne sçaurois te sçavoir mauvais gré d'être aimable. Va t'en, tranquillise-toi : donne-moi la main Valville.

Et, sur le champ, elle descendit l'escalier, aidée de son fils, qui, par discretion, ne me parla que des yeux, & ne prit congé de moi que par une reverence, que je lui rendis d'un air mal assuré, & comme un personne qui avoit peur de s'emanciper trop & d'abuser de l'indulgence de la mere en le saluant.

Me voilà seule, & bien plus agitée que je ne l'avois été la veille lorsque Madame de Miran me quitta.

Aussi y avoit-il ici matiere à bien d'autres mouvemens. Aime-la, mon enfant, il en arrivera ce qui pourra, avoit dit ma bienfaitrice à son fils ; & puis, nous verrons, je ne sçais que résoudre, avoit-elle ajouté : & dans le fonds, c'étoit m'avoir dit à moi-même,

Espe-

Esperez. Aussi esperois-je, mais en tremblant, mais en me traitant de folle, d'oser esperer si mal à propos: & en pareil cas, on souffre beaucoup; il vaudroit mieux ne voir aucune lueur de succès, que d'en voir une si foible, qui ne vient flatter l'ame que pour la troubler.

Est ce que j'épouserois Valville? me disois-je. Je ne le croyois pas possible: & je sentoits pourtant, que ce seroit un malheur pour moi, si je ne l'épousois pas. C'est-là tout ce que mon cœur avoit gagné aux discours incertains de Madame de Miran. N'étoit-ce pas-là le sujet d'un tourment de plus?

Je n'en dormis point la nuit suivante: j'en dormis mal deux ou trois nuits de suite; car, je passai trois jours, sans entendre parler de rien: & ce ne fut pas, s'il m'en souvient, sans un peu de murmure contre ma bienfaitrice.

Que ne se détermine-t-elle donc? disois-je quelquefois: à quoi bon tant de longueur? & là-dessus, je crois que je boudois contre elle.

Enfin, le quatrième jour arriva, & elle ne paroissoit point; mais, au lieu d'elle, Valville à trois heures après midi me demanda.

On vint me le dire; & c'étoit me donner la liberté d'aller lui parler. Cependant je n'en

n'en usai pas. Je l'aimois, & mille fois plus que je ne l'avois encore aimé; j'avois une extrême envie de le voir, une extrême curiosité de sçavoir s'il n'avoit rien de nouveau à m'apprendre sur notre amour: &, malgré cela, je me retins, je refusai de l'aller trouver; afin que, si Madame de Miran le sçavoit, elle n'en estimât davantage. Ainsi, mon refus n'étoit qu'une ruse: je fis donc prier Valville de trouver bon que je ne le visse point, à moins qu'il ne vint de la part de sa mere; ce que je ne présumois point, puisqu'elle ne m'avoit pas averti, comme en effet elle ignoroit sa visite.

Valville n'osa me tromper, & fut assez sage pour se retirer. Ce trait de prudence rusée me couta extrêmement: je commençois à me le reprocher, quand il me fit dire, qu'il me reverroit le lendemain avec Madame de Miran; & voici à propos de quoi il pouvoit m'en assurer. C'est que, le lendemain, il devoit y avoir une cérémonie dans notre Couvent. Une jeune Religieuse y faisoit sa profession; & ses parens en avoient invité toute la famille de Valville, la mere, le fils, l'oncle, & toute la parenté; ce que j'appris après, & ce que je présimai au moment où je les vis dans l'Eglise.

Vous sçavez, qu'en de pareilles fêtes, les Religieuses paroissent à découvert, & qu'on tire

tire le rideau de leur grille. Observez aussi, que je me mettois ordinairement fort près de cette grille. Madame de Miran étoit arrivée si tard avec toute sa compagnie, qu'elle n'eut que le tems d'entrer tout de suite dans l'Eglise. Je vous ai dit, que j'ignorois qu'elle fut invitée; & ce fut pour moi une agréable surprise, lorsque je la vis qui traversoit, pour venir se placer près de notre grille. Un Cavalier d'assez bonne mine, quoi qu'un peu âgé, lui donnoit la main.

Une file d'autres personnes la suivoit à ce qu'il me parut: je ne la quittai point des yeux; elle ne me voyoit point encore.

Enfin, elle arrive, & la voilà assise avec le Cavalier à côté d'elle. Ce fut alors, qu'à travers ceux qui la suivoient, je démêlai Monsieur de Climal & Valville.

Quoi! Monsieur de Climal! dis-je en moi-même, avec un étonnement, où peut-être entroit-il un peu d'émotion. Ce qui est de certain, c'est que j'aurois mieux aimé qu'il n'eût point été-là. Je ne sçavois, s'il devoit m'être indifférent qu'il y fût, ou si je devois en être fâchée; mais, à tout prendre, ce n'étoit pas une agréable vision pour moi: j'avois droit de le regarder comme un méchant homme, que ma seule présence déconcerteroit.

Encore ne seroit-ce rien pour lui, que l'em-

l'embarras de me voir, en comparaison des circonstances qui alloient s'y joindre, & des motifs d'inquiétude & de confusion qui alloient l'accabler. Je n'attendois que l'instant de faire ma reverence à Madame de Miran sa sœur, & Madame de Miran ne manqueroit pas d'y répondre avec cet accueil aisé, tendre, & familier, qui lui étoit ordinaire. Oh: que penseroit-il de cette familiarité? Quelles suites fâcheuses n'en pouvoit-il pas prévoir, Madame? Concevez combien il me trouveroit redoutable pour sa gloire, & combien uu méchant qui vous craint est lui même à craindre.

Et tout ce que je vous dis- là m'agitoit confusément.

Son neveu fut le premier, qui m'apperçut, & qui me salua avec je ne sçais quel air de gayeté & de confiance, qui étoit de bonne augure pour nos affaires. Monsieur de Climmal, qui s'alloit en ce moment, ne le vit point me saluer, & parloit au Cavalier qui étoit auprès de Madame de Miran.

Cette Dame les écoutoit, & ne regardoit point encore du côté des Religieuses. Enfin, elle jetta les yeux sur nous, & m'apperçut.

Ce furent aussi-tôt de profondes reverences de ma part, qui m'attirerent de la sienne de ces démonstrations qui se font avec la main, & qui signifioient, Ah! bon jour, ma chere

chere enfant, te voilà? Son frere, qui tiroit alors de sa poche une espee de Breviaire, remarqua ces demonstrations, les suivit de l'œil, & vit sa petite Lingere, qui ne paroiffoit pas avoir beaucoup perdu en le congédiant, & dont les ajustemens ne devoient pas lui faire regretter le paquet de hardes malhonnêtes qu'elle lui avoit renvoyées.

Ce pauvre homme, (car l'instant approche où il meritera que j'adoucisse mes expressions sur son chapitre,) ce pauvre homme, pour qui, par une espee de fatalité, je devois toujours être un sujet d'embarras & d'alarmes, perdit toute contenance en me voyant, & n'eut pas la force de me regarder en face.

Je rougis à mon tour, mais en ennemie hardie & indignée, qui se sent l'avantage d'une bonne conscience, & qui a droit de confondre une ame coupable & au-dessous de la sienne.

Je doutois s'il me salueroit ou non, & il n'en fit rien; & je l'imitai, par hauteur, par prudence, & même par une sorte de pitié pour lui: il y avoit de tout cela dans mon esprit.

Je m'apperçus, que Madame de Miran l'observoit, & je suis persuadée qu'elle sentit bien le desordre où il se trouvoit, tant à cause de moi, qu'à cause de Valville, que,
par

par bonheur pour lui encore, il croyoit seul au fait de son indignité. Le Service commença: il y eut un Sermon, qui fut fort beau, je ne dis pas bon. Ce fut avec la vanité de prêcher élegamment, qu'on nous prêcha la vanité des choses de ce monde; & c'est-là le vice de nombre de Prédicateurs: c'est bien moins pour notre instruction, qu'en faveur de leur orgueil, qu'ils prêchent; de sorte que c'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires.

La cérémonie finie, Madame de Miran me demanda, & vint au parloir avant que de partir: elle n'avoit que son fils avec elle; Monsieur de Climal s'étoit déjà retiré. Bonjour, Marianne, me dit elle; le reste de ma compagnie m'attend en bas, à l'exception de mon frere qui est parti; & je ne suis montée, que pour te dire un mot. Voici Valville, qui t'aime toujours, qui me persécute, qui est toujours à mes genoux, pour obtenir que je consente à ses desseins. Il dit, que je ferois son malheur, si je m'y opposois; que c'est une inclination insurmontable; que sa destinée est de t'aimer, & d'être à toi. Je me rends: je ne scaurois dans le fond condamner le choix de son cœur. Tu es estimable, & c'est assez pour un homme qui t'aime, & qui est riche. Ainsi, mes enfans, aimez-vous, je vous le permets; toute autre mere que moi

moi n'en agiroit pas de même: suivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, & je ne suis pas sage de souffrir qu'il la fasse; mais il y va, dit-il, du repos de sa vie, & il me faudroit un autre cœur que le mien pour résister à cette raison-là. Je songe que Valville ne blesse point le véritable honneur, qu'il ne s'écarte que des usages établis, qu'il ne fait tort qu'à la fortune qu'il peut se passer d'augmenter: il assure, qu'il ne sçauroit vivre sans toi, je conviens de tout le mérite qu'il te trouve: il n'y aura dans cette occasion-ci, que les hommes & leurs coutumes de choqués. Dieu, ni la Raison ne le feront pas. Qu'il poursuive donc: ce sont tes affaires, mon fils; tu es d'une famille considérable, on ne connoît point celle de Marianne: l'orgueil & l'intérêt ne veulent point que tu l'épouse, tu ne les écoutes pas, tu n'en crois que ton amour. Je ne suis à mon tour, ni assez orgueilleuse, ni assez intéressée, pour être inexorable; & je n'en crois que ma bonté: tu m'y forces par la crainte de te rendre malheureux. Je serois reduite à être ton tyran; & je crois qu'il vaut mieux être ta mere. Je prie le Ciel de benir les motifs qui sont que je te cede; mais, quoiqu'il arrive, j'aime mieux avoir à me reprocher mon indulgence, qu'une inflexibilité dont tu ne profiterois pas, & dont

Part. IV.

E

les

les suites seroient peut-être encore plus tristes.

Valville, à ce discours, pleurant de joye & de reconnoissance, embrassa ses genoux. Pour moi, je fus si touchée, si penetrée, si saisie, qu'il ne me fut pas possible d'articuler un mot : j'avois les mains tremblantes ; & je n'exprimai ce que je sentoie, que par de courts & de frequens soupirs.

Tu ne me dis rien, Marianne, me dit ma bienfaitrice ; mais, j'entens ton silence, & je ne m'en deffends point : je suis moi-même sensible à la joye que je vous donne à tous deux. Le Ciel pouvoit me reserver une belle - fille, qui fût pl^u au gré du monde, mais non pas qui fût plus au gré de mon cœur.

J'éclatai ici par un transport subit. Ah ! ma mere, m'écriai-je, je me meurs, je ne me possède pas de tendresse, & de reconnoissance !

Là, je m'arrêtai, hors d'état d'en dire davantage, à cause de mes larmes. Je m'étois jettée à genoux ; & j'avois passé une moitié de ma main par la grille, pour avoir celle de Madame de Miran, qui en effet approcha la sienne : & Valville, éperdu de joye, & comme hors de lui, se jetta sur nos deux mains, qu'il baisoit alternativement.

Ecoutez, mes enfans, dit Madame de Miran,

ran, après avoir regardé quelque tems les transports de son fils : il faut user de quelque prudence en cette conjoncture-ci. Tant que vous resterez dans ce Couvent, ma fille, je deffends à Valville de vous y venir voir sans moi. Vous avez conté votre Histoire à l'Abbesse : elle pourroit se douter, que mon fils vous aime, que peut-être j'y consens ; elle en raisonneroit avec ses Religieuses, qui en parleroient à d'autres : & c'est ce que je veux éviter. Il n'est pas même à propos, que vous demeuriez long-tems dans cette maison, Marianne ; je vous y laisserai encore trois semaines, ou tout au plus un mois, pendant lequel je vous chercherai un Couvent où l'on ne sçaura rien des accidens de votre vie, où, sous un autre nom que le mien, je vous placerais moi-même, en attendant que j'aye pris des mesures, & que j'aye vû comment je me conduirai pour préparer les esprits à votre mariage, & pour empêcher qu'il n'étonne. On vient à bout de tout avec un peu de patience & d'adresse ; sur-tout, quand on a une mere comme moi pour confidente.

Valville, là-dessus, alloit retomber dans ses remercimens, & moi dans les témoignages de mon respect & de ma tendresse ; mais, elle se leva. Tu sçais qu'on m'attend, dit-elle à son fils. Renferme

ta joye: je te dispense de me la montrer; je la vois de reste; descendons.

Ma mere, reprit son fils, Marianne sera encore un mois ici: vous me deffendez de la voir sans vous; cela ne veut-il pas dire, que je vous accompagnerai quelquefois quand vous viendrez? Oüi, oui, dit-elle: il faudra bien; mais, une ou deux fois seulement, & pas davantage. Allons, sortons; au nom de Dieu, laissez-moi te conduire: il y aura une difficulté à laquelle je ne songeois pas. C'est que mon frere connoit Marianne, sçait qui elle est; & peut-être ferons-nous obligés de vous marier secrettement. Tu es son héritier, mon fils; c'est à quoi il faut prendre garde; il est vrai, qu'après son aventure avec Marianne, on pourroit esperer de le gagner, de lui faire entendre raison; & nous nous consulterons sur le parti qu'il y aura à prendre. Il m'aime, il a quelque confiance en moi, je la mettrai à profit, & tout peut s'arranger. Adieu, ma fille: &, sur le champ, elle se hâta de descendre, & me laissa plus charmée que je n'entreprendrai de le dire.

Je vous ai conté qu'il y avoit trois ou quatre nuits que je n'avois presque pas dormi, de pure inquiétude: à présent, mettez-en pour le moins autant que je passai dans
Pin-

l'insomnie; rien ne reveille tant qu'une extrême joye, ou que l'attente certaine d'un grand bonheur: &, sur ce pied-là, jugez si je devois avoir beaucoup de disposition à dormir.

Imaginez-vous ce que je deviens, quand je pense que j'épouserai Valville, & combien de fois mon ame en tressaille; &, si avec tant de tressaillemens, j'avois le sang bien reposé.

Les deux premiers jours je fus simplement enchantée, ensuite il s'y joignit de l'impatience. Oûi, j'épouserai Valville, Madame de Miran me l'a dit, me l'a promis; mais, cet événement, quand arrivera-t-il? Je vais demeurer encore un mois ici, on doit me mettre après dans un autre Couvent, afin de prendre des mesures pour ce mariage; mais ces mesures seront-elles bien longues à prendre, ira-t-on vite? On n'en sçait rien; où ne fixe aucun tems, on peut changer de sentiment: & ces pensées alteroient extrêmement ma satisfaction. J'en souffrois quelquefois presque autant que d'un vrai chagrin: j'aurois voulu pouvoir sauter, de l'instant où j'étois, à l'instant de ce mariage.

Enfin, ces agitations, tant agréables que pénibles, s'affoiblirent, & se passerent; l'ame s'accoutume à tout, sa sensibilité s'use: & je

E 3 me

me familiarisai avec mes esperances, & avec mes inquietudes.

Me voilà donc tranquille. Il y avoit cinq ou six jours, que je n'avois vû, ni la mere, ni le fils, quand un matin on m'apporta un billet de Madame de Miran, où elle me mandoit qu'elle me viendrait prendre à une heure après midi avec son fils, pour me mener dîner chez Madame Dorfin. Son billet finissoit par ces mots.

Et sur-tout rien de negligé dans ton ajustement, entends-tu? je veux que tu te pares.

Et vous serez obéie, dis-je en moi-même en lisant sa lettre. Aussi avois-je bien intention de me parer, même avant que d'avoir lû l'ordre; mais, cet ordre mettoit encore ma vanité bien plus à son aise: j'allois avoir de la coquetterie par obéissance.

Quand je dis de la coquetterie, c'est qu'il y en a toujours à s'ajuster avec un peu de soin: c'est tout ce que je veux dire; car, jamais je ne me suis écartée de la décence la plus exacte dans ma parure: j'y ai toujours cherché l'honnête, & par sagesse naturelle, & par amour-propre; oùi par amour-propre.

Je soutiens, qu'une femme, qui choque la pudeur, perd tout le mérite des graces qu'elle a; on ne les distingue plus à travers la grossiereté

fiereté des moyens qu'elle employe pour plaire, elle ne va plus au cœur, elle ne peut plus même se flatter de plaire, elle débauche, elle n'attire plus comme aimable, mais seulement comme libertine, & par-là se met à peu près au niveau de la plus laide qui ne se ménageroit pas: il est vrai, qu'avec un maintien sage & modeste, moins de gens viendront lui dire, je vous aime; mais, il y en aura peut-être encore plus qui le lui diroient, s'ils osoient: ainsi, ce ne sera pour elle que des déclarations de moins, & non pas des amans; de façon qu'elle y gagnera du respect, & n'y perdra rien du côté de l'amour.

Cette réflexion a coulé de ma plume, sans que j'y prisse garde: heureusement, elle est courte; & j'espère qu'elle ne vous ennuyera pas: continuons.

Onze heures sont sonnées, il est tems de m'habiller, & je vais me mettre du meilleur air qui me sera possible, puisqu'on le veut; & c'est encore bon signe qu'on le veuille, c'est une marque que Madame de Miran persiste à m'abandonner le cœur de Valville: si elle hésitoit, elle n'exposeroit pas ce jeune homme à tous mes appas; n'est-il pas vrai?

C'est aussi ce que je pense en m'habillant, & j'ai bien du plaisir à le penser, mes graces s'en ressentiront, j'en aurai le teint plus clair, & les yeux plus vifs.

Mais, me voilà prête; une heure va sonner: j'attends Madame de Miran; &, pour me desennuyer en l'attendant, je vais de tems en tems me regarder dans mon miroir, retoucher à ma coëffure, qui va fort bien, & à qui pourtant, par une nécessité de geste, je refais toujours quelque chose.

On ouvre ma porte, Madame de Miran vient d'arriver, on m'en avertit, & je pars: son fils étoit à la porte du Couvent, & il me donna la main jusqu'au carossé où ma Bienfaitrice étoit restée.

Je ne vous dis pas que quelques Sœurs converses, que je trouvai sur mon chemin en descendant de chez-moi, me parurent surprises de me voir si jolie. *Jésus! mignonne, que vous êtes belle! s'écrierent-elles, avec une simplicité naïve à laquelle je pouvois me fier.*

Je vis Valville prêt à s'écrier à son tour: il se retint, la Tourriere étoit présente; & il ne s'expliqua que par un serrement de main, que j'approuvai d'un petit regard, qui n'en fut que plus doux pour être timide.

Monsieur de Climal ne se porte pas bien, me dit-il dans le trajet: il a un peu de fièvre depuis deux jours. *Tampis, répondis je: je ne lui veux point de mal; & il faut espérer, que ce ne sera rien: là-dessus, nous arrivâmes au carrosse.*

Al-

Allons, montez, Marianne, me dit ma Bienfaitrice: hâtons-nous, il se fait tard; & je montai.

Tu es fort bien, ajouta-t-elle en m'examinant, fort bien. Oiii, dit Valville avec un souris, grace à sa beauté, & à sa figure, elle est on ne peut pas mieux.

Ecoute, Marianne, reprit Madame de Miran, tu sçais que nous allons dîner chez Madame Dorfin: il y aura du monde, & nous sommes convenues toutes deux, que je t'y menerois comme la fille d'une de mes meilleures amies qui est morte, qui étoit en province, & qui en mourant t'a confiée à mes soins. Souviens-toi de cela: & ce que je dirai est presque vrai; j'aurois aimé ta mere, si je l'avois connue, je la regarde comme une amie que j'ai perdue; ainsi, je ne tromperai personne.

Hélas! Madame, repondis-je extrêmement attendrie, vos bontez pour moi vont toujours en augmentant depuis que j'ai le bonheur d'être à vous: toutes les paroles, que vous m'avez dites, sont autant d'obligations que je vous ai, autant de bienfaits de votre part.

Il est vrai, dit Valville, qu'il n'y a point de mere qui ressemble à la nôtre: aussi ne sçauroit-on dire combien on l'aime. Oiii: reprit-elle d'un air badin, je crois que tu

m'aimes beaucoup, mais que tu me cajolles un peu.

Au reste, ma fille, je ne connois point de meilleure compagnie que celle où je te mene, ni de plus choisie : ce sont tous gens extrêmement sensez, & de beaucoup d'esprit que tu vas voir. Je ne te prescrist rien ; tu n'as nulle habitude du monde ; mais, cela ne te fera aucun tort auprès d'eux ; ils n'en jugeront pas moins sagement de ce que tu vauz ; & je ne scaurois te presenter nulle part, où ton peu de connoissance à cet égard soit plus à l'abri de la critique : ce sont de ces personnes, qui ne trouvent ridicule que ce qui l'est réellement ; ainsi, ne crains rien, tu ne leur déplairas pas, je l'espère.

Nous arrivâmes alors, & nous entrâmes chez Madame Dorfin : il y avoit trois ou quatre personnes avec elle.

Ah ! la voilà donc enfin ? Vous me l'amenez, dit-elle à Madame de Miran en me voyant. Venez, Mademoiselle, venez, que je vous embrasse ; & allons nous mettre à table, on n'attendoit que vous.

Nous dinâmes. Quelque novice & quelque ignorante quel je fusse en cette occasion, comme l'avoit dit Madame de Miran, j'étois née pour avoir du goût, & je sentis bien en effet avec quels gens je dînois.

Cet

Ce ne fut point à force de leur trouver de l'esprit, que j'appris à les distinguer pour- tant : il est certain, qu'ils en avoient plus que d'autres, & que je leur entendois dire d'excellentes choses ; mais, ils les disoient avec si peu d'effort, ils y cherchoient si peu de façon, c'étoit d'un ton de conversation si aisé & si uni, qu'il ne tenoit qu'à moi de croire qu'ils disoient les choses les plus communes. Ce n'étoient point eux qui y met- toient de la finesse, c'étoit de la finesse qui s'y rencontroit ; ils ne sentoient pas qu'ils parloient mieux qu'on ne parle ordinairement : c'étoit seulement de meilleurs esprits que d'autres, & qui par- là tenoient nécessaire- ment de meilleurs discours qu'on n'a coutume d'en tenir ailleurs, sans qu'ils eussent besoin d'y tâcher, & je dirois volontiers sans qu'il y eut de leur faute ; car, on accuse quelque- fois les gens d'esprit de vouloir briller. Oh ! il n'étoit pas question de cela ici ; & , com- me je l'ai déjà dit, si je n'avois pas eu un peu de goût naturel, un peu de sentiment, j'aurois pû m'y méprendre, & je ne me serois aperçu de rien.

Mais, à la fin, ce ton de conversation si excellent, si exquis, quoique si simple, me frappa.

Ils ne disoient rien que de juste & que de convenable, rien qui ne fût d'un commerce
doux,

doux, facile, & guai: j'avois compris le monde tout autrement que je ne le voyois-là (& je n'avois pas tant de tort;) je me l'étois figuré plein de petites regles frivoles & de petites finesſes polies, plein de bagatelles graves & importantes, difficiles à apprendre, & qu'il falloit ſçavoir ſous peine d'être ridicule, toutes ridicules qu'elles ſont elles-mêmes.

Et point du tout: il n'y avoit rien ici qui reſſemblât à ce que j'avois penſé, rien qui dût embarrasſer mon eſprit ni ma figure, rien qui me fiſt craindre de parler, rien au contraire qui n'encourageât ma petite raiſon à oſer ſe familiarifer avec la leur. J'y ſentis même une choſe qui m'étoit fort commode: c'eſt que leur bon eſprit ſuppléoit aux tournures obscures & maladroites du mien. Ce que je ne diſois qu'imparfaitement, ils achevoient de le penſer & de l'exprimer pour moi, ſans qu'ils y priſſent garde; & puis ils m'en donnoient tout l'honneur.

Enfin, ils me mettoient à mon aiſe: & moi, qui m'imaginóis qu'il y avoit tant de myſtere dans la politèſſe des gens du monde, & qui l'avois regardée comme une ſcience qui m'étoit totalement inconnüe, & dont je n'avois nul principe, j'étois bien ſurpriſe de voir qu'il n'y avoit rien de ſi particulier dans la leur, rien qui me fût ſi étranger; mais,
ſeu-

seulement, quelque chose de liant, d'obligeant, & d'aimable.

Il me sembloit que cette politesse étoit celle que toute ame honnête, que tout esprit bien fait, trouve qu'il a en lui, dès qu'on la lui montre.

Mais, nous voici chez Madame Dorfin, aussi bien qu'aux dernières pages de cette Partie de ma Vie. C'est ici où j'ai dit que je ferois le Portrait de cette Dame : j'ai dit aussi, ce me semble, qu'il seroit long, & c'est de quoi je ne réponds plus. Peut-être fera-t-il court ; car, je suis lasse. Tous ces Portraits me courent : voyons celui-ci pourtant.

Madame Dorfin étoit beaucoup plus jeune que ma Bienfaitrice : il n'y a gueres de physionomie comme la sienne ; & jamais aucun visage de femme n'a tant mérité que le sien, qu'on se servît de ce terme de physionomie, pour le définir, & pour exprimer tout ce qu'on en pensoit en bien.

Ce que je dis-là signifie un mélange avantageux de mille choses dont je ne tenterai pas le détail.

Cependant, voici en gros ce que j'en puis expliquer. Madame Dorfin étoit belle ; encore n'est-ce pas-là dire ce qu'elle étoit. Ce n'auroit pas été la première idée qu'on eût eu d'elle en la voyant : on avoit quelque chose
de

de plus pressé à sentir; & voici un moyen de me faire entendre.

Personnifions la beauté, & supposons qu'elle s'ennuye d'être si sérieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempere sa beauté sans la perdre, & qu'elle se déguise en grace: c'est à Madame Dorfin à qui elle voudra ressembler; & voilà le Portrait que vous devez vous faire de cette Dame.

Ce n'est pas-là tout: je ne parle ici que du visage, tel que vous l'auriez pû voir dans un Tableau de Madame Dorfin.

Ajoutez à présent une ame, qui passe à tout moment sur cette physionomie, qui va y peindre tout ce qu'elle sent, qui y répand l'air de tout ce qu'elle est, qui la rend aussi spirituelle, aussi délicate, aussi vive, aussi fiere, aussi sérieuse, aussi badine, qu'elle l'est tour à tour elle-même; & jugez par-là des accidens de force, de grace, de finesse, & de l'infinité des expressions rapides qu'on voyoit sur ce visage.

Parlons maintenant de cette ame, puisque nous y sommes. Quand quelqu'un a peu d'esprit & de sentiment, on dit d'ordinaire, qu'il a les organes épais; & un de mes amis, à qui je demandai ce que cela signifioit, me dit gravement, & en termes sçavans, c'est que notre ame est plus ou moins bornée, plus

plus ou moins embarrassé, suivant la conformation des organes auxquelles elle est unie.

Et, s'il m'a dit vrai, il falloit que la nature eut donné à Madame Dorfin des organes bien favorables; car, jamais ame ne fut plus agile que la sienne, & ne souffrit moins de diminution dans sa faculté de penser.

La plupart des femmes, qui ont beaucoup d'esprit, ont une certaine façon d'en avoir, qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment, & d'un air distrait, afin qu'on croye qu'elle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser, & que tout ce quelle dit lui échape.

C'est d'un air froid, sérieux, & décisif, que celle-ci parle; & c'est pour avoir aussi un caractère d'esprit particulier.

Une autre s'adonne à ne dire que des choses fines, mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit; une autre se met à être vive & petillante Madame Dorfin ne debitoit de ce qu'elle disoit dans aucune de ces petites manieres de femme; c'étoit le caractère de ses pensées, qui regloit bien franchement le ton dont elle parloit; elle ne songeoit à avoir aucune sorte d'esprit:

mais,

mais, elle avoit l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes, suivant que le hazard des matieres l'exige; & je crois que vous m'entendrez, si je vous dis, qu'ordinairement son esprit n'avoit point de sexe, & qu'en même tems ce devoit être de tous les esprits de femme le plus aimable, quand Madame Dorfin vouloit.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait un peu trop envie de plaire: de-là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites, par lesquelles elle vous dit, Regardez moi.

Et toutes ces singeries n'étoient point à l'usage de Madame Dorfin: elle avoit une fierté d'amour-propre, qui ne lui permettoit pas de s'y abaisser, & qui la dégoutoit des avantages qu'on en peut tirer; ou, si dans la journée elle se relâchoit un instant là-dessus, il n'y avoit qu'elle qui le sçavoit: mais, en général, elle aimoit mieux qu'on pensât bien de sa raison, que de ses charmes. Elle ne se confondoit pas avec ses grâces: c'étoit elle, que vous honoriez, en la trouvant raisonnable; vous n'honoriez que sa figure, en la trouvant aimable.

Voilà quelle étoit sa façon de penser: aussi auroit-elle rougi de vous avoir plû, si dans la réflexion vous aviez pû vous dire. Elle a tâché de me plaire; de sorte qu'elle vous laissoit le soin de sentir ce qu'elle valoit,

valoit, sans se faire l'affront de vous y aider.

A la vérité, ce dégoût qu'elle avoit pour tous ces petits moyens de plaire, peut-être étoit elle bien aise qu'on le remarquât : & c'étoit-là le seul reproche qu'on pouvoit hasarder contre elle, la seule espece de coquetterie dont on pouvoit la soupçonner en la chicanant.

Et, en tout cas, si c'est là une foiblesse, c'est du moins de toutes les foibleses la plus honnête, je dis même la plus digne d'une ame raisonnable, & la seule qu'elle pourroit avoier sans conséquence. Il est naturel de souhaiter qu'on nous rende justice : la plus grande de toutes les ames ne seroit pas insensible au plaisir d'être connuë pour telle.

Mais, je suis trop fatiguée pour continuer ; je m'endors : il me reste à parler du meilleur cœur du monde, en même tems du plus singulier, comme je vous l'ai déjà dit ; & c'est une besogne que je ne suis pas en état d'entreprendre à présent : je la remets à une autre fois, c'est-à-dire dans ma cinquième Partie, où elle viendra fort à propos ; & cette cinquième vous l'aurez incessamment. J'avois promis

Part. IV.

F

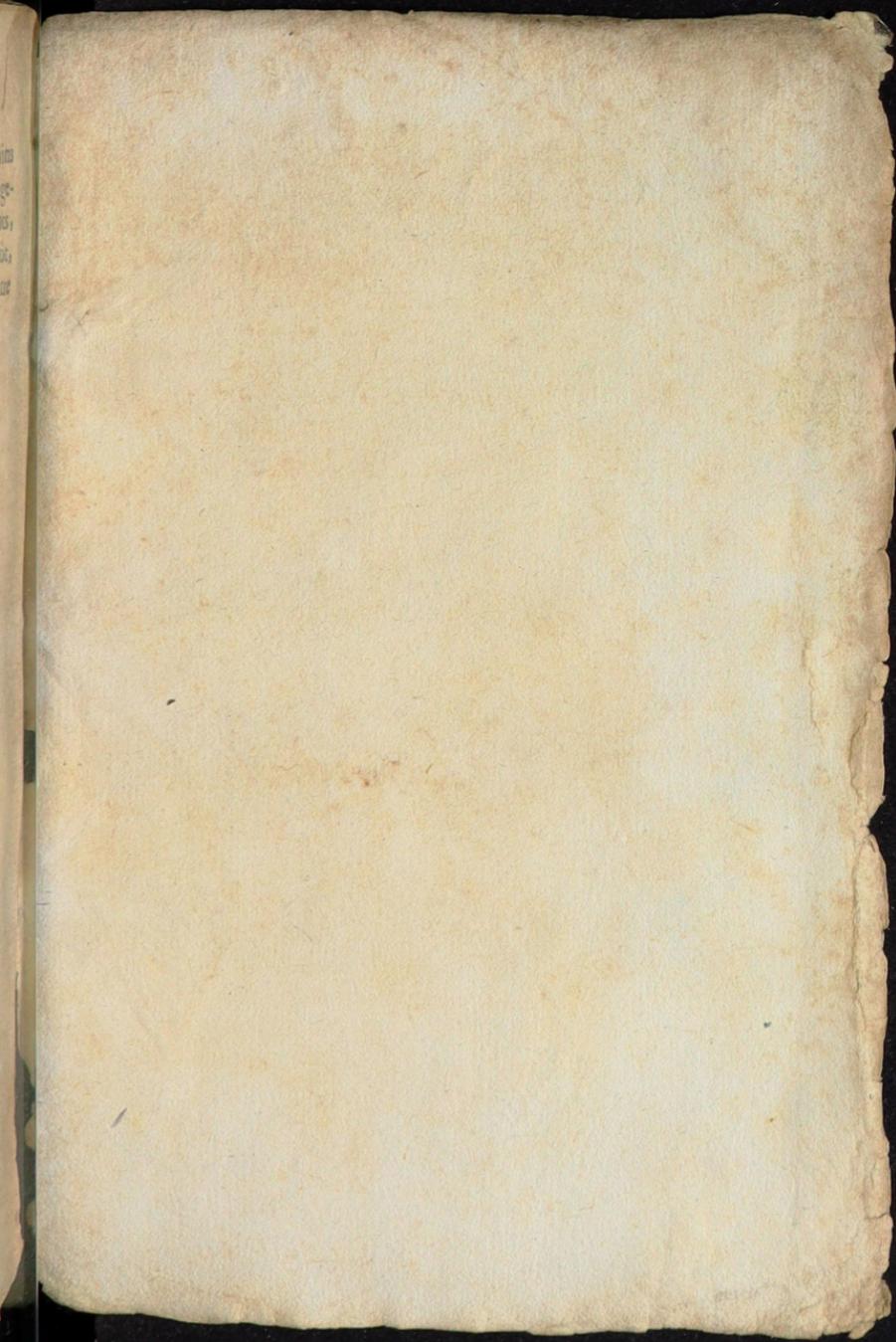
dans

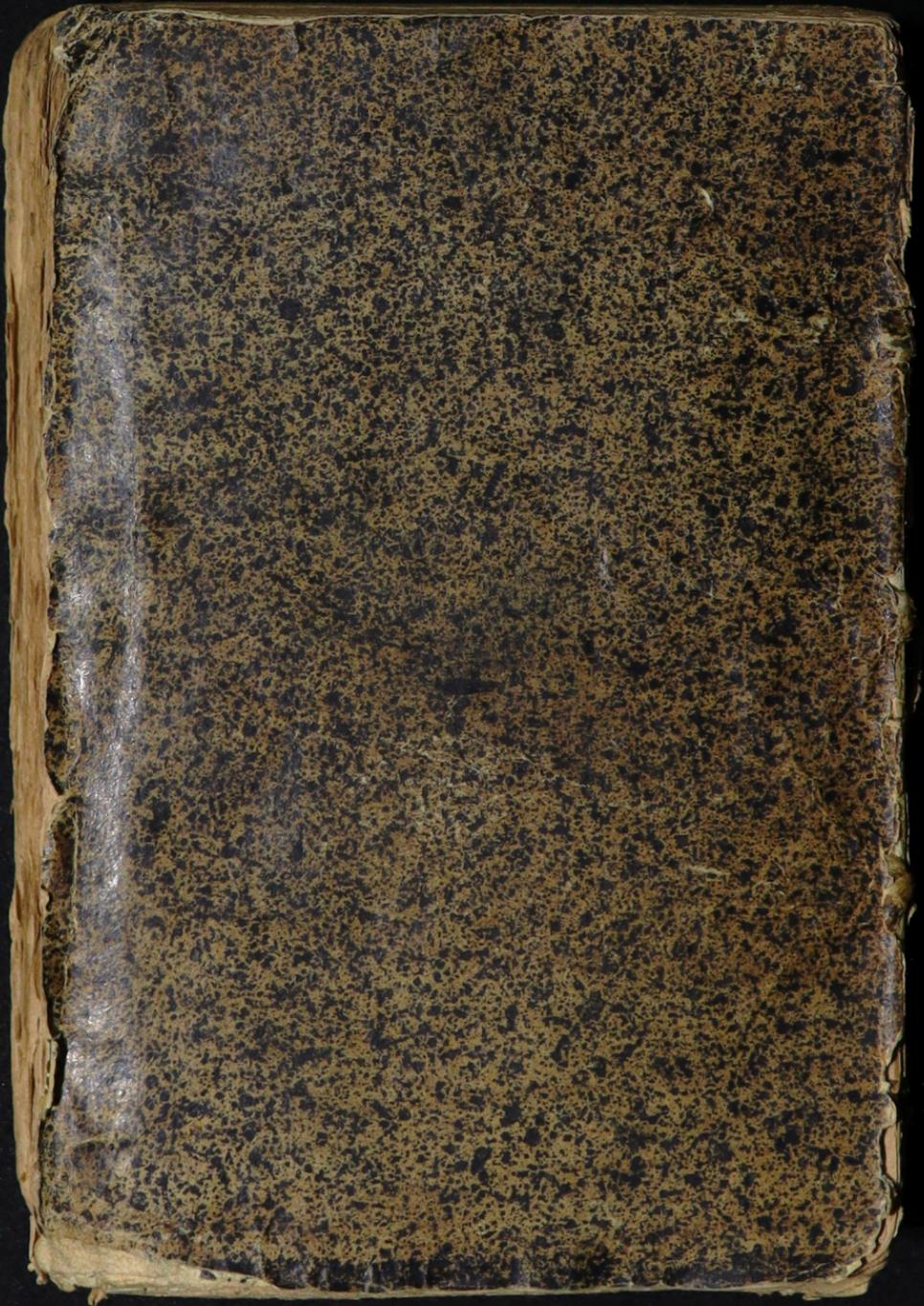
82 LA VIE DE MARIANNE.

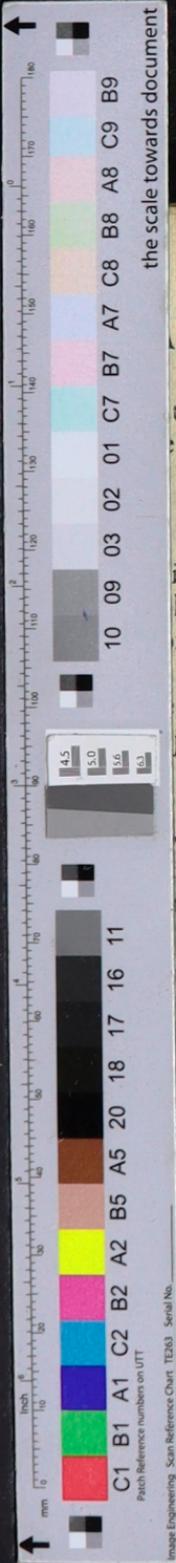
dans ma troisiéme de vous conter quelque chose de mon Couvent: je n'ai pû le faire ici; & c'est encore partie remise. Je vous annonce même l'Histoire d'une Religieuse, qui fera presque tout le Sujet de mon cinquiéme Livre.

Fin de la quatrième Partie.









the scale towards document

... N N E. 69

tant qu'une ex-
te certaine d'un
; pied - là, jugez
de disposition à

deviens, quand
ille, & combien
ille ; &, si avec
is le sang bien

fus simplement
joignit de l'im-
Valville, Ma-
me l'a promis ;
d arrivera-t-il ?
n mois ici, on
a autre Couvent,
pour ce maria-
elles bien lon-
vîte ? On n'en
n tems, on peut
es pensées alte-
satisfaction. J'en
autant que d'un
pouvoir sauter,
l'instant de ce

ut agréables que
passerent ; l'ame
ilité s'use : & je
me